

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

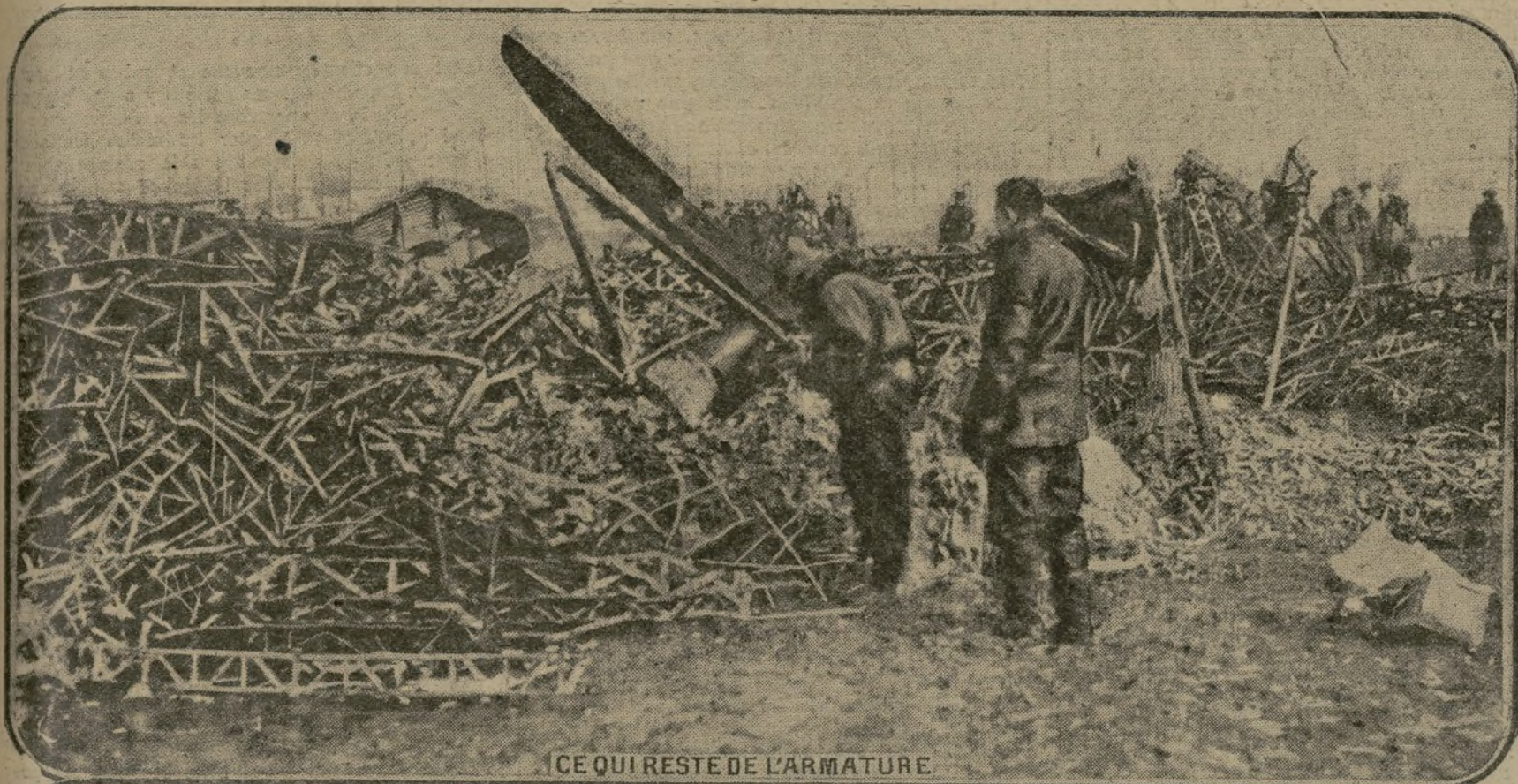
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE SQUELETTE DU ZEPPELIN "L-Z-77"



CE QUI RESTE DE L'ARMATURE



UN MOTEUR ET UNE DES HÉLICES

Le zeppelin abattu il y a trois jours par les canons français, a été complètement détruit, ont dit les comptes rendus officiels. Ces documents en donnent une preuve indiscutable. C'est de cet amoncellement de ferraille qu'ont été dégagés les corps des vingt-deux officiers et soldats allemands, passagers de ce navire aérien, qui, portant la mort, voguait ce jour-là vers elle...

« Le Français est un Monsieur décoré, qui mange beaucoup de pain et ne sait pas la géographie. » Depuis la guerre nous avons justifié, mieux encore que par le passé, la dernière partie de cette définition d'humoriste. Non seulement nous semblons ignorer de plus en plus qu'il existe ce qu'un ministre du Commerce appelait jadis dans son discours « les pays de là-bas », mais encore nous semblons prendre à tâche d'affaiblir nous-mêmes notre propre influence à l'étranger, surtout en Asie et en Amérique.

Nous avons rappelé dans les dépôts de la France les auxiliaires résidant à l'étranger, pour en faire des secrétaires de recrutement, des secrétaires de préfecture, des gratte-papier et des gardes-mites. Comme, seuls, ont répondu à l'appel du ministre les bons Français, respectueux de la loi, ceux qui ont eu le scrupule de ne pas se faire réformer par des médecins de consulat, toujours complaisants ou du moins indifférents, nous avons donc amputé nos maigres colonies à l'étranger des meilleurs de leurs membres. Maintenant, il ne reste plus, pour assurer notre propagande, que des intimes, des vieillards, des enfants et quelques tire-au-flanc. Nous voulons oublier les contumaces et les déserteurs!

Au moment où, par notre maîtrise de la mer, nous empêchions non seulement les auxiliaires, mais les Boches aptes au service armé de quitter l'Amérique, l'Espagne, les îles de la Sonde, etc., au moment où les colonies autrichiennes et allemandes se trouvaient donc, par notre fait, conservées tous leurs effectifs, nous diminuons les nôtres. Au moment où, en terre neutre, chaque originaire d'un pays belligérant devient un propagandiste, nous supprimons, nous, Français, tous ceux qui pourraient tenir tête à nos ennemis.

Nous sommes les seuls à le faire. Les Anglais n'ont rappelé personne. Les Italiens ont à peine touché aux hommes du service armé.

Un auxiliaire domicilié à l'étranger y était mieux à sa place qu'en France dans un bureau ou une infirmerie. Même un valet de chambre chez un roi du pétrole ou dans une riche hacienda ou chez un banquier de Rio, défendait encore la France, faisait de la propagande, déconseillait la cuisinière d'acheter des produits boches.

Que dire des intellectuels et chefs d'exploitation, des professeurs, des ingénieurs, des directeurs de collège ou de théâtre? Un théâtre ou un collège français, fermé pour cause de mobilisation de son directeur rappelé en France dans les services auxiliaires, quelle faute!

Le nombre des Allemands a augmenté au Brésil depuis la guerre. Un de nos amis de Rio-de-Janeiro nous écrit: « Des Boches, on en voit partout, ils tombent on ne sait d'où; chaque bateau neutre en débarque de nouveaux. Ils continuent leur commerce, nous vendent parfois des marchandises françaises et surtout des produits boches! »

Les commerçants boches du Brésil font leurs commandes en Allemagne par la Hollande. La marchandise est expédiée en Suède ou en Norvège, chargée sur des navires scandinaves, consignée à des commerçants de New-York, de Philadelphie ou de Boston, qui la leur réexpédient par vapeurs américains. Et voilà!

Il y a bien l'augmentation des frais à solder par le client, mais au taux où est le change, l'opération est fructueuse encore!

L'Allemagne renvoie à l'étranger tous ceux des hommes des services auxiliaires qui en font la demande, sous de faux noms et avec de faux passeports. Ils ont comme instruction de viser à prendre les places des Français mobilisés et leurs consuls les aident dans cette besogne. En Argentine et au Brésil, le nombre des boutiques allemandes a augmenté.

Malgré les efforts de la mission Baudin qui avait obtenu, surtout auprès des étudiants et de quelques groupes financiers, des résultats importants, notre influence a baissé depuis six mois au Brésil, en Argentine et au Pérou. On n'a rien fait pour faire lever le grain jeté par M. Baudin. Lui parti, aucun effort n'a suivi; la colonie française ayant dû envoyer en France les hommes âgés de trente-cinq à quarante-deux ans du service auxiliaire, deux consignataires, un directeur d'institution aristocratique, dix à douze précepteurs, des bijoutiers, un éditeur, etc.

Est-ce que nous ne pourrions pas renvoyer là-bas, en sursis, les chefs d'établissements, les contremaîtres, les médecins, les avocats, publicistes, professeurs, les ouvriers et employés d'industries artistiques?

Il n'y a pas eu ce moment que le front et l'arrière, il y a aussi l'étranger neutre. C'est un facteur qui complètera le jour de la paix. Essayons de le mettre dans notre jeu.

E.

Ce que l'on dit

En attendant...

Nos auto-canon ont abattu dimanche dernier un zeppelin, et il paraît se confirmer que celui qui avait essayé d'atteindre Paris dans la nuit du 29 au 30 janvier dernier avait été gravement atteint, et qu'il est allé tomber à Ath.

Ceci prouve que ces grosses machines ne sont pas invulnérables, et qu'il n'y a plus que quelques perfectionnements à introduire aux armes qu'on leur oppose pour qu'ici encore la défensive devienne supérieure à l'offensive. Mais, de plus, les optimistes ont encore une fois répété que le zeppelin est décidément un mauvais outil de guerre: il y aurait là peut-être quelque exagération.

Il est parfaitement exact que, sur terre, ces grands dirigeables ne peuvent agir que par surprise et sur des civils désarmés, sur de grosses agglomérations urbaines, non pas contre des troupes en marche ou des retranchements: ils seraient trop vite repérés, et devraient bien vite prendre la fuite, s'ils ne voulaient recevoir une blessure mortelle. Et même, contre les grandes agglomérations urbaines, il faudrait, pour produire un sérieux effet moral, qu'ils arrivassent en grand nombre, ce qui n'est pas encore démontré qu'ils ne puissent rendre des services dans la guerre maritime. Planant au-dessus de cuirassés en marche, ils pourraient laisser tomber sur ceux-ci de très gros projectiles capables de causer des avaries graves.

Il faut donc que les navires de guerre soient armés de canons susceptibles de tirer en l'air, et non pas seulement en direction horizontale. Je suppose qu'on y a pensé.

Pierre Mille.

En un certain quatrième étage du ministère du Commerce (côté Varennes), on peut voir, épinglée dans un beau cadre de bois, une des circulaires édictées régulièrement sous le titre: Informations du Commerce extérieur.

Parmi les diverses informations pratiques que fournit ce document, un curieux a relevé l'avis que le commerce des rubans, qui est une des gloires de Saint-Etienne, peut trouver d'excellents débouchés en Allemagne, notamment à Berlin. La chose n'est pas sans surprendre un peu, à première lecture. Mais on comprend mieux lorsque l'on vérifie que la circulaire collée à la vue de tout visiteur est du 6 juillet 1914.

Peut-être serait-il temps de la changer. Berlin a certes besoin de rubans depuis 18 mois, surtout de rubans noirs, mais est-on bien sûr, au ministère du Commerce, qu'il les achète à Saint-Etienne?

C'est la relève, en Argonne, et dans l'un des plus terribles secteurs: celui de Vauquois.

La nuit est très sombre et il faut marcher en silence.

Pourtant, à quinze cents mètres environ des avant-postes, au détour d'un chemin, le capitaine fait arrêter la compagnie; un commandement sourd se propage.

— Baïonnette au canon...

Les fines rosolies sortent de leur fourreau... On ne voit presque rien devant soi, tant il fait noir.

Puis, un autre commandement:

— Présentez vos armes!

Et le capitaine, au milieu du silence général, dit d'une voix qu'il n'élève pas, mais que tous entendent:

— Ici sont enterrées les 82 victimes de la dernière attaque. Toutes de votre bataillon... En votre nom, je déclare que nous les vengerons...

Une rumeur court les rangs: l'écho du serment répété tout bas, avec force pourtant.

Puis la compagnie repart dans la nuit.

Ce soir-là, à la 9^e armée, sur le front de Champagne, le mot d'ordre à donner aux sentinelles était: Tahure.

Mais les poilus, en se le passant, l'avaient transformé bien vite en disant plus familièrement: Ta g...! Et cela marchait d'un accord tacite et unanime, tout bonnement.

Or, M. l'aumônier de la division revenait au can-

tonnement, après avoir été assister un malheureux blessé dans une ambulance voisine. En allant, à chaque sentinelle, l'homme qui l'avait guidé dans la nuit avait tout simplement lancé un Ta g...! sonore pour passer bien vite, mais seul au retour M. l'aumônier ne se souvenait plus du mot véritable et, par contre, sa contrefaçon l'obsédait! Nouveau venu sur le front, il était encore ému du devoir qu'il venait de remplir auprès d'un mourant, et sa mémoire était partie.

— Halte-là! Qui vive! se mit à lui crier un factionnaire.

M. l'abbé, décemment, ne pouvait répliquer Ta g... et prenant une résolution il répondit: Ta bouche, plus honnêtement.

— Avance au ralliement! fit la sentinelle.

Et l'abbé put rentrer se coucher paisiblement.

C'est une clientèle nouvelle et qui n'est pas à dédaigner. On n'en eût pas parlé il y a quelques années, mais à la façon qu'ont les « dames » de la société musulmane d'adopter les modes françaises on peut présager qu'avant peu la couture aura à compter sérieusement avec l'élégance casablancaise.

Nous sommes informés, en effet, que les grandes couturières et modistes de Casablanca viennent de passer le détroit de Gibraltar, de traverser toute l'Espagne et toute la France pour monter jusqu'à Paris et s'y inspirer aux sources du vrai goût, du seul goût. Leurs clientes les ont invitées à rapporter, paraît-il, « la mode de guerre ». Elles reviendront avec la mode, simplement la mode de Paris, et ce sera très bien.

Parmi les récents rapatriés du Nord en France se trouve M. B..., d'Astricourt (Nord). De sa profession, M. B... est fossoyeur. Le jour de son départ, il eut un aimable sourire à l'adresse du feldwebel qui organisait le convoi:

— A votre service, monsieur le feldwebel, pour le jour de votre départ!

— Ia! Ia!

— Vous savez, je compte revenir, je ne fais qu'aller chercher du renfort pour vous servir!

— Ia! Ia!

Le feldwebel comprendra bien un jour

Ne croyez pas que notre canon si populaire, qui fait contre l'ennemi de si belle besogne, ait pour tous nos soldats le même nom.

Nombreux sont les poilus — gars de Lorraine ou des confins belges — qui, instinctivement, ont gardé la façon de parler de leur région et ne désignent le canon illustre que par cette appellation « le septante-cinq ».

Et les vieux, restés au pays, quand ils l'évoquent, ne lui donnent pas non plus d'autre nom; de même qu'ils ne parlent de l'autre guerre, la première, celle qu'ils ont faite, eux, qu'en l'appelant: la guerre de septante.

Et les poilus d'autres contrées, devenus camarades de ces soldats ou de passage dans les villages lorrains, s'étonnent un peu.

Voici que l'Allemagne revendique... l'écrevisse! A l'entendre, c'est seulement aux bords de la Sprée que la culture de ce crustacé est satisfaisante!

Au fait, l'écrevisse n'est-elle pas l'emblème exact de la Germanie?

L'écrevisse a les yeux hémisphériques d'une Gretchen... ô Faust!

L'écrevisse ne devient utile que revêtue de l'uniforme écarlate, tel un hussard de la garde prussienne!

L'écrevisse prend les chemins tortueux, chers aux diplomates boches!

L'écrevisse, assez difficile à capturer, ne résiste point à un appât de viande dissimulé sous des fagots. Le dernier argutaire pour réduire les Teutons affamés sera évidemment des saucisses ou autres déliatesses, offertes au milieu d'un buisson de fil de fer barbelé!

Enfin, l'écrevisse du Zodiaque plane très haut, comme les zeppelins. Les Allemands sont sous son influence. Or, ouvrez votre almanach: vous y lirez que tous les hommes dominés par ce signe astrologique « naissent gaffeurs »!... Tout à fait ça!

Quand l'écrevisse remplacera-t-elle l'aigle sur le drapeau impérial?

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

La "grande offensive" du printemps

Il n'y a pas à dire, elle est commencée, et malgré certaine défense, l'adversaire réalise des progrès irrésistibles, produit des ravages effrayants. On nous avait pourtant assez avertis, et nous nous y attendions. Aussi bien n'y a-t-il à faire de reproches à personne, et les femmes — qui formaient l'armée menacée — étaient prêtes, archiprêtes. Quelques-unes, même, défilait l'ennemi. Les couturiers? ricanait-elles avec un dédain supérieur, les couturiers?... Bah! leur règne est bien passé, depuis qu'on fait la guerre. Maintenant, ils ne nous soumettront plus à leurs caprices. S'ils prétendent nous imposer des modes absurdes ou affreuses, nous ne nous laisserons pas faire, nous les combattons, nous les repousserons. Le temps des poupées parisiennes est passé, il a pris fin en août 1914. Nous avons porté des jupes de fillettes, tout récemment : mais c'était plus « guerre », plus tenue de campagne. Quant aux formes extravagantes, quant aux robes étranges... ah! qu'ils y viennent, vos couturiers!

Or, il y sont venus, les gars, et comment! Tout l'hiver, ils ont veillé dans l'ombre. Tout l'hiver, on s'est préparé fiévreusement dans les tranchées de la rue de la Paix et des Champs-Élysées; on y accumulait des munitions en drap, en gabardine et en soie; les dessinateurs préparaient des plans innombrables. Bref, au printemps — le printemps, en temps de guerre, commence au 1^{er} février — toutes les armées de la couture ont attaqué à la fois. Celle-ci a lancé des jupes, celle-là des costumes tailleur, cette autre des manteaux : un feu terrible. Les modistes, qui auraient pu rester neutres, ont soutenu leurs alliés en inventant des modèles redoutables d'aéroplanes et de zeppelins géants qui ont empli le ciel.

Toutes les méthodes de la guerre moderne furent appliquées, sans en excepter la terreur et l'intimidation : « Si vous ne nous cédez point, publieront les assaillants, si vous n'adoptez pas notre loi, si vous repoussez nos modes nouvelles, prenez-y garde, nous vous imposerons alors la crinoline et, s'il le faut, la tournure de 1880... »

Que vouliez-vous que devinssent les femmes devant une offensive aussi effroyable? Elles ont été battues, et bien battues, elles se sont soumises et rendues par milliers. Elles ont accepté de porter des jupes aussi larges que hautes, et massives à godets énormes, comme taillés à coups de hache, qui leur donnent l'air d'épaisses marionnettes de feutre, sinon de femmes d'Esquimaux. Adieu, sveltes nymphes, adieu, Grâces plus souples que des jones!... Si je vous disais que l'un des généraux de la couture triomphe assez ouvertement pour contraindre ses infortunées clientes à porter du crin sur les hanches, oui, positivement du crin, afin de paraître plus larges!...

L'autre jour, ma cousine Charlotte est arrivée chez moi. Elle était affublée d'un petit tailleur tellement considérable qu'elle put à peine passer par ma porte. Au premier moment, je ne l'ai pas remise : il lui fallut parler pour que je reconnusse le son de sa voix.

Je crus devoir plaindre la malheureuse : — Miséricorde! ma pauvre Charlotte, les couturiers vous ont donc forcée, vous aussi, à capituler? Vous voilà ronde comme une toupie hollandaise, ou plutôt carrée comme une caisse. Pauvre, pauvre Charlotte!

— Eh bien! figurez-vous qu'elle a pris ça très mal. Elle est devenue rouge, et m'a répliqué aigrement :

— Je ne sais pas ce qui vous prend. C'est une petite robe de printemps, toute simple.

— Pardon, mais elle vous grossit à tel point!... J'avais cru...

— Alors, vous n'aimez que les échalas et les manches à balai?... Si vous n'avez plus aucun goût, mon cher, il faut prévenir...

Marcel Boulenger.

MM. PHILIPESCO ET TAKE JONESCO sont reçus par le roi de Roumanie

BUCAREST. — MM. Filipesco et Take Jonesco ont été reçus en audience par le roi. Ces réceptions sont très commentées ici.

Un aviatik survole Nancy

NANCY (De notre correspondant). — Un aviateur allemand a survolé la ville, sur laquelle il a lancé quatre bombes, dont deux incendiaires. Les dégâts matériels sont nuls. Mais un employé de commerce, nommé Guillaume Gurassa, âgé de quarante-huit ans, a été tué net par des éclats de l'un des projectiles.

Les combats devant Verdun

Les combats redoublent de violence au nord de Verdun, sans que l'ennemi ait, jusqu'à présent, mis en œuvre aucun moyen d'attaque inédit, ni révélé quelque intention de stratégie. C'est toujours, après la préparation d'artillerie, l'assaut en masse qui réussit à enlever les premières lignes, parce qu'elles sont bouleversées et à peu près vides de défenseurs, mais se brise contre les positions de soutien.



Le lieu de l'attaque est la croupe boisée qui termine, au nord de Verdun, les Hauts-de-Meuse, entre la vallée de la Meuse et le plateau marécageux de la Woëvre. L'attaque se développe sur un front à peu près rectiligne, et ne s'est encore combinée avec aucun mouvement dans une autre direction, à moins qu'il ne faille compter comme un essai d'offensive par l'est les actions d'artillerie qui sont signalées sur la route d'Étain, vers le village de Fromezey et le bois de Haute-Charrière. Mais la nature marécageuse du sol, surtout en cette saison, rendrait bien difficile une opération importante d'infanterie de ce côté.

A l'ouest, le champ de l'action est non moins strictement limité par le canal et le cours de la Meuse. Nous n'avons donc à concevoir aucune inquiétude si quelques fluctuations de notre ligne se produisent. Aussi longtemps que l'ennemi s'obstinera sur ce secteur, il ne pourra obtenir aucun avantage qui compromette, même de loin, et indirectement, le sort de la place. Quant au terrain qu'il a gagné, puis reperdu en partie, après deux journées de furieux assauts, il suffit de le comparer à la bande de trois kilomètres de profondeur moyenne sur vingt-cinq kilomètres en longueur, que nous avons enlevée en Champagne dès les premières heures, pour apprécier l'inutilité de ces coûteux efforts.

Il reste que c'est un singulier procédé d'attaquer de front une position qui forme un saillant prononcé. Si cette action n'est elle-même qu'une feinte, nous pouvons nous en rapporter, pour la déjouer, à la prévoyance d'un commandement qui n'a jamais commis la faute de croire à l'incapacité de l'adversaire.

Jean Villars.

UN MINISTRE "DE L'AIR"



Lord Derby, qui vient d'être chargé par le gouvernement anglais de coordonner les services aériens pour la défense du Royaume-Uni.

AOÛT 1914 -- JANVIER 1916

Dix-huit mois à Berlin

SOUVENIRS D'UNE FRANÇAISE

VIII

Ce que Berlin pense de la durée probable de la guerre et de son dénouement

De l'ensemble de ces « Souvenirs » de mes dix-huit mois de Berlin, il se dégage assez bien, je crois, l'impression que les Berlinoises sont affreusement las de cette guerre et n'aspirent plus qu'à la paix. Oh! sans doute, ils n'en sont pas arrivés au point d'admettre les conditions des Alliés, mais qu'ils sont plus loin encore de leurs colossales ambitions du début! Si l'on cause avec eux ou si l'on écoute leurs conversations, on se rend aisément compte des modifications profondes qui, peu à peu, se sont produites dans leurs espérances. Il n'est plus question, depuis longtemps déjà, de se faire donner la flotte anglaise, ni des 35 milliards à faire verser par la France. Il n'est plus question de conquête ni de triomphe, mais simplement et modestement de « paix honorable ».

La « paix honorable », d'après l'opinion berlinoise, c'est à peu près le retour au *statu quo ante bellum*, avec certains avantages économiques que l'on ne précise guère, mais qui semblent viser surtout la Belgique. Cette « paix honorable », Berlin y aspire de toute la volonté de ses habitants; et ils ont tellement peur, dès maintenant, de ne pas la voir éclore, qu'ils s'efforcent d'y croire très fermement, afin, s'étant persuadés eux-mêmes, de faire disparaître leurs angoisses.

Avec leur manie de déterminer par avance la



« GOTT GEBE UNS BALDIGEN FRIEDEN! »

« Dieu, donne-nous une paix prochaine! » Tel est le vœu inscrit sur cette carte postale, qui se vend en grandes quantités en Allemagne.

date des événements qu'ils escomptent, manie qui leur causa les déceptions que l'on sait, les Berlinoises fixent, comme dernier terme de la guerre, septembre prochain. Il convient de faire remarquer tout de suite que les arguments qu'ils présentent pour cette date plutôt que pour une autre, ne sont pas extrêmement sérieux. Grâce à leur tendance à juger leurs ennemis d'après leur mentalité propre, ils comptent beaucoup sur la lassitude des Alliés, et j'ai noté déjà que les incursions des zeppelins sur les capitales ont pour but d'aider à cette lassitude. Ils croient aussi — on croit facilement ce qu'on désire — ils croient et ils proclament que la France n'a plus d'argent que pour quelques mois et que c'est le manque d'argent qui l'obligera à en finir. Oh! la paille et la poutre!

Leur aveuglement à cet égard est assez singulier, car eux-mêmes sont dans l'inquiétude la plus grave en ce qui concerne leurs propres fonds, confiés par eux à l'Etat allemand lors des jours de grandes espérances, et qu'ils se prennent à considérer comme bien compromis, puisqu'ils ne croient plus beaucoup à l'indemnité de guerre.

Ils espèrent enfin — et là encore apparaît un trait de la mentalité germanique — ils espèrent que le bloc des Alliés se pourrait dissoudre et que l'un d'eux pourrait lâcher les autres, comme eux-mêmes comptent bien lâcher leurs « brillants seconds » s'il y va de leur intérêt.

Et ils en sont déjà, malgré leur prétendue confiance dans l'avenir, à agiter la question de l'Alsace-Lorraine; certes, c'est pour déclarer avec énergie que jamais ils ne nous la rendront, et cette déclaration, je l'ai bien souvent entendue les derniers temps de mon séjour à Berlin. Mais le fait même de se croire obligés de se défendre eux-mêmes contre cette éventualité n'est-il pas la marque de leur évolution? Naguère, ils n'y songeaient même pas; il ne s'agissait pas de restituer

les provinces volées, mais d'en conquérir de nouvelles. Voici qu'ils en sont à repousser l'idée de rendre l'Alsace-Lorraine, et cela prouve que cette idée existe, qu'elle fera son chemin et qu'il faudra bien qu'ils s'y accoutument et qu'ils la réalisent.

Mais il ne faudrait pas croire que les Allemands en général, et les Berlinoises en particulier, malgré la forte discipline civique à quoi les a habitués un régime de contrainte, accepteront sans récriminer le dénouement lamentable — pour eux — de cette guerre, l'effondrement de tous leurs espoirs et le froissement de tout leur orgueil.

Il ne faudrait pas croire surtout qu'ils se résigneront à la ruine économique et financière sans que personne ne porte la peine de cette ruine et n'encoure les responsabilités.

La popularité du kaiser et l'affection que ses sujets lui portent ne résisteront certes pas à un pareil coup. Déjà le respect et l'admiration s'en vont — et je l'ai noté dans un précédent chapitre. L'affection s'en ira, elle aussi, balayée par l'explosion des colères populaires lentement amassées.

Et la paix, telle que les Alliés la veulent et telle qu'ils la réaliseront, marquera peut-être la fin d'une dynastie...

FIN

Mathilde Dumant.

L'Allemagne a su organiser ses services de presse

La question est décidément à l'ordre du jour. M. Frederic William Wile, ancien correspondant à Berlin du *Daily Mail*, insiste sur la perfection des services de presse organisés par le ministère des Affaires étrangères à Berlin. Dès le début de la guerre, par exemple, un « Département de la presse américaine » était créé et placé sous la direction de fonctionnaires connaissant à fond les Etats-Unis et le journalisme américain.

Le chef du service préposé à la propagande de presse aux Etats-Unis fut le baron Rumm von Schwanstein (l'ancien ministre en Chine). Ce personnage qui, pendant des années avait été attaché à l'ambassade allemande de Washington, parle admirablement « l'américain », et connaît la manière de traiter les journalistes en confrères. Il a pour collaborateurs le docteur Dreschler, gradué d'Harvard, et le major Herwarth von Bittenfeld, qui fut à Washington le prédécesseur de von Papen. L'allure et le ton d'Herwarth sont à ce point « transatlantiques » qu'on a peine à croire que l'on se trouve en présence d'un noble prussien.

Dans les bureaux de ce Département de la presse américaine, les journalistes américains sont chez eux. On leur donne tout ce qu'ils demandent et on leur demande ce qu'ils peuvent encore désirer.

On a dit de quelques-uns de ces correspondants qu'ils étaient pro-allemands; en réalité, ils sont avant tout journalistes, et ils ne peuvent pas ne pas être sensibles aux attentions dont ils sont l'objet.

Von Wiegand a pu interviewer le kronprinz, Tirpitz, Zeppelin, Falkenhayn, Bethmann-Hollweg, Bernhardi. Il fut même sur le point d'interviewer le kaiser. Un peu plus tard, la diplomatie allemande prépara à von Wiegand une interview du pape.

Et tandis qu'à Berlin, depuis août 1914, personne n'a été aussi bien reçu que les correspondants américains, à Londres il a fallu bien du temps au « Bureau anglais de la presse américaine » pour organiser de petites visites au front britannique. A quelques-uns de ces journalistes d'Amérique — une demi-douzaine de privilégiés — on a permis tout récemment de jeter un regard sur la grande flotte.

On ne s'étonnera plus après cela qu'on ait obtenu, de part et d'autre, des résultats si différents.



LE SOURIRE
DE LA DÉLIVRANCE
A Genève!... sur le
chemin du retour

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Mercredi 23 Février (570^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, nous avons repris quelques éléments de tranchées dans le bois de Givenchy.

Dans la région au nord de Verdun, le bombardement ennemi, énergiquement contre-battu par nous, a continué au cours de la nuit. Les actions d'infanterie se sont développées sur un front d'ensemble de 15 kilomètres environ. La lutte se poursuit avec violence depuis la rive droite de la Meuse jusqu'au sud-est de Herbebois. Nous avons évacué le village de Haumont, dont nous tenons les abords, après un combat acharné où nos troupes ont infligé à l'ennemi des pertes très élevées. A l'est de ce point, une contre-attaque nous a permis de reprendre la majeure partie du bois des Caures, situé dans le saillant occupé hier par l'ennemi au nord de Beaumont. Une forte attaque allemande dirigée sur Herbebois a été arrêtée net par nos tirs de barrage. Au dire des prisonniers, certaines unités allemandes ont été complètement détruites au cours de ces actions.

Duel d'artillerie lent et continu dans la région de Haute-Carrière et de Fromezey.

En Lorraine, dans la région de Nomény, notre artillerie s'est montrée assez active. Une reconnaissance ennemie au nord de Letricourt n'a pu aborder nos lignes.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, un tir de démolition de notre artillerie a ouvert plusieurs brèches dans les tranchées allemandes en face de Steenstraete.

Au nord de l'Aisne, nos batteries ont bouleversé les organisations ennemies du plateau de Vauclerc.

Dans la région au nord de Verdun, l'attaque allemande se dessine, ainsi qu'il avait été prévu, comme une action très importante préparée avec des moyens puissants. La bataille a continué aujourd'hui avec une intensité croissante et a été énergiquement soutenue par nos troupes qui ont fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement élevées. Le bombardement ininterrompu d'obus de gros calibres, auquel notre artillerie a répondu avec une égale violence, s'est étendu sur un front de près de quarante kilomètres, depuis Malancourt jusqu'à la région en face d'Etain.

Les actions d'infanterie allemande à très gros effectifs, comprenant des troupes de sept corps d'armée différents, se sont succédé au cours de la journée entre Brabant-sur-Meuse et Ornes.

Au débouché du village de Haumont, l'ennemi n'a pu, malgré ses efforts, nous déloger de nos positions.

Dans le Bois des Caures, nous tenons la plus grande partie, nos contre-attaques ont enrayé les offensives ennemies.

A l'est du bois des Caures, les Allemands ont pu pénétrer dans le bois de La Wavrilie, à la suite d'une série d'attaques sanglantes.

Au nord d'Ornes, les assauts de l'ennemi sur notre ligne de Herbebois ont été arrêtés par nos contre-attaques.

Pas d'action d'infanterie sur la rive gauche de la Meuse ni entre Ornes et Fromezey.

En Alsace, hier, en fin de journée, l'ennemi a attaqué nos positions au sud-est du bois de Carspach (sud-ouest d'Altkirch). Une contre-attaque immédiate l'a rejeté de la plus grande partie des éléments avancés où il avait pris pied.

Communiqué belge

En fin de journée, le duel d'artillerie a augmenté d'intensité, surtout vers Dixmude et plus au sud. La lutte à coups de bombes a été particulièrement vive à la Maison du Passeur.

Les Etats-Unis rompraient avec le comte Bernstorff

On affirme, à Washington, que le gouvernement est résolu à rompre ses négociations avec le comte Bernstorff et à s'adresser directement à la chancellerie allemande, pour lui demander une réponse formelle sur la question des navires marchands armés pour leur défense.

L'Allemagne continuera sa campagne de terrorisme maritime.

LONDRES. — On mande de New-York au *Daily Express* :

Le *World* publie une interview de M. von Jagow qui déclare que l'Allemagne continuera sa campagne de terrorisme maritime; M. von Jagow prétend que les navires armés pour leur défense constituent une fiction légale, la piraterie n'existant plus. L'Allemagne ne les respectera donc pas.

Le Vatican condamne le bombardement des villes ouvertes

Une lettre du cardinal Gasparri

ROME. — *L'Avvenire d'Italia*, journal catholique de Bologne, publie la lettre suivante envoyée par le secrétaire d'Etat, cardinal Gasparri, à l'archevêque de Ravenne, au sujet du bombardement de l'église Saint-Apollinaire par des avions autrichiens :

« Très illustre et révérend Seigneur, je n'ai pas manqué de faire connaître à l'auguste Pontife la relation détaillée que votre très illustre Seigneurie m'a envoyée, le 14 courant, au sujet du récent bombardement de cette ville par des aviateurs ennemis.

» Cette nouvelle incursion, non seulement plongée dans le deuil plusieurs familles et une ville entière, mais a provoqué une profonde douleur au



La basilique de St-Apollinaire, à Ravenne, qui fut récemment bombardée par des aviateurs autrichiens. — Dans le médaillon, le cardinal Gasparri.

cœur du Saint-Père qui ressent une vive commiseration pour les innocentes victimes et s'afflige et même temps des périls courus et des dommages subis par les monuments chrétiens.

» Sa Sainteté, gardien vigilant des suprêmes intérêts de la Religion, de l'Histoire et de l'Art, n'a pas manqué de répéter ses instances et paternelles recommandations au gouvernement impérial autro-hongrois, afin que la guerre soit conduite en conformité des principes reconnus auxquels, en respectant les villes ouvertes, on devrait sauvegarder de toute atteinte les monuments et les églises qui forment les précieux trésors de ces villes.

» Le Saint-Père aurait encore décidé davantage. Il aurait désiré que dans la guerre italo-autrichienne fût complètement supprimé le jet de bombes par aéroplanes, et s'il lui fut impossible de réaliser cette noble intention, puis d'en informer Votre Seigneurie, la faute n'en est pas au malin d'intérêt du Père commun des fidèles mais aux raisons que je pourrai exposer de vive voix à Votre Seigneurie, le cas échéant.

» Veuillez Votre Seigneurie exprimer au nom du Saint-Père tout l'affectueux sentiment de condoléances que Sa Sainteté nourrit pour les malheureuses familles des pauvres victimes et faire savoir à ces mêmes familles que Sa Sainteté fait d'ardentes prières pour la paix de ces victimes.

La lettre se termine par l'envoi de la bénédiction apostolique aux fidèles du diocèse de Ravenne.

L'incendie des usines Skoda serait dû à des Tchèques

Nous avons annoncé la destruction presque complète des usines Skoda qui sont en quelque sorte les usines Krupp de l'Autriche. Le correspondant du *Daily Telegraph* à Bucarest vient d'adresser à notre confrère la dépêche suivante :

« J'apprends d'une source autorisée que l'explosion qui s'est produite dans la fabrique de canons Skoda a été l'œuvre de trois ingénieurs tchèques qui furent tués en même temps que 170 ouvriers.

» Au moment de l'explosion, la plupart des ouvriers étaient absents. »

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

CROQUIS

Les Gloires

— Regarde... regarde-le... c'est Lui!...
« Lui », c'est « le célèbre », ou pour mieux dire un des célèbres, un des « gloires » dont s'enorgueillit le dépôt. Car si la mobilisation, parmi tant de miracles, a pu réaliser celui d'uniformiser tous les hommes, c'est quelle auréole; immédiatement, on chuchote et on se le complet de velours, le bistro du coin et le grand poète se ressemblent comme deux frères. Ici, plus d'apparat ni de différence, tous les hommes se valent, tous sont égaux, mais cependant...

Mais cependant non. La gloire, arrivée par un beau matin, comme les autres, sait se faire distinguer de suite. Il flotte autour d'elle — ou de lui — je ne sais quelle auréole; immédiatement, on chuchote et on le montre. Tout bas, on se raconte son histoire, les légendes qui courent autour de son talent, de sa renommée ou de sa vie privée, et, comme dans toute société qui se respecte, les avis se partagent. La guerre, hélas! n'a pu jusqu'à présent abolir les lois immortelles de l'humanité — et comme par enchantement des clans se forment.

Il y a d'abord les faibles, ceux qui, sans contrôle, se courbent devant le fait accompli. On leur a dit « que ce type-là était une gloire », eh bien! c'est une gloire.

— « Tu parles », y paraît qu'on lui donne cinq cents francs pour chanter pendant cinq minutes...

— Non ? Cent francs la minute...

— Puisque je te le dis...

Ceux-là cherchent alors à se rapprocher de lui. Leur faiblesse est flattée de vivre dans la même ambiance que cet être exceptionnel et sa popularité en rejaillit sur eux.

Il connaît alors la griserie des muets hommages, défilent en face de lui, et il peut se créer la douce illusion d'être un prince adulé voyageant incognito.

— Il n'est pas fier, tu sais, il a accepté une cigarette que je lui ai offerte...

Plus loin, ce sont les indifférents : « Ah ! c'est lui l'auteur de l'immortel amour, qu'on a représenté trois cents fois de suite... et puis après ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? il est fait comme les autres, n'est-ce pas, et ce n'est pas lui qui racourcira la guerre d'une heure... alors... »

Et ils passent...

Entre ces deux clans, la gloire peut se laisser vivre. Rien d'eux ne viendra troubler sa quiétude, mais je ne saurais en dire autant d'une troisième catégorie de collègues, ceux que nous pouvons surnommer les jaloux-sans-raison. Ils sont terribles.

Parce qu'ils ont la franchise de se reconnaître inférieurs à leur collègue, ils lui vouent un ressentiment farouche. Pour lui, pas de quartiers. Il n'est point de petite vilenie, de petite lâcheté qu'on ne se donne le mauvais plaisir de lui faire.

— Hé ! là-bas ! Alors, vous croyez que parce que vous avez « pondu » une valse que jouaient tous les orchestres à Paris, vous êtes « exempt de patates »... non, mais faudrait voir...

Et de peur d'en faire moins que les autres et d'être rabroué, la gloire en fait généralement beaucoup plus. Plein de bonne volonté, il épluche les pommes de terre avec la conscience d'accomplir un devoir, ou bien, s'emparant du balai de bruyère d'un geste large et maladroit, il déplace les poussières en se remémorant ses occupations de jadis. D'une pensée attendrie, il évoque ses succès d'antan, mais il lorgne d'un œil peureux l'arrivée de cet adjudant « qui ne peut pas l'encaisser », puis, tandis que chante encore dans sa tête un motif prenant de sa dernière opérette, il se répète tout bas, en philosophe : c'est la guerre, c'est la guerre...

Mais, aux moments de repos, les personnalités reprennent leurs droits. Dans un coin, les hommes se réunissent selon les affinités qui les rapprochent. Les commerçants rejoignent les commerçants, les ouvriers rejoignent les ouvriers et de même les gloires se retrouvent. Alors, loin des profanes, ce n'est plus pour eux la cour banale d'un dépôt de province, mais une académie ou un club où ils peuvent à loisir parler de leurs petites affaires. En général, les directeurs de théâtre, les éditeurs de musique, les membres du jury des Salons sont les victimes ordinaires de ces scènes. C'est sur eux que les célébrités se vengent de leur inaction et calment leurs nerfs surexcités, et puis, abandonnant toute modestie, ils se confient leurs triomphes passés et leurs espoirs futurs :

— Moi... moi... mon cher... je...

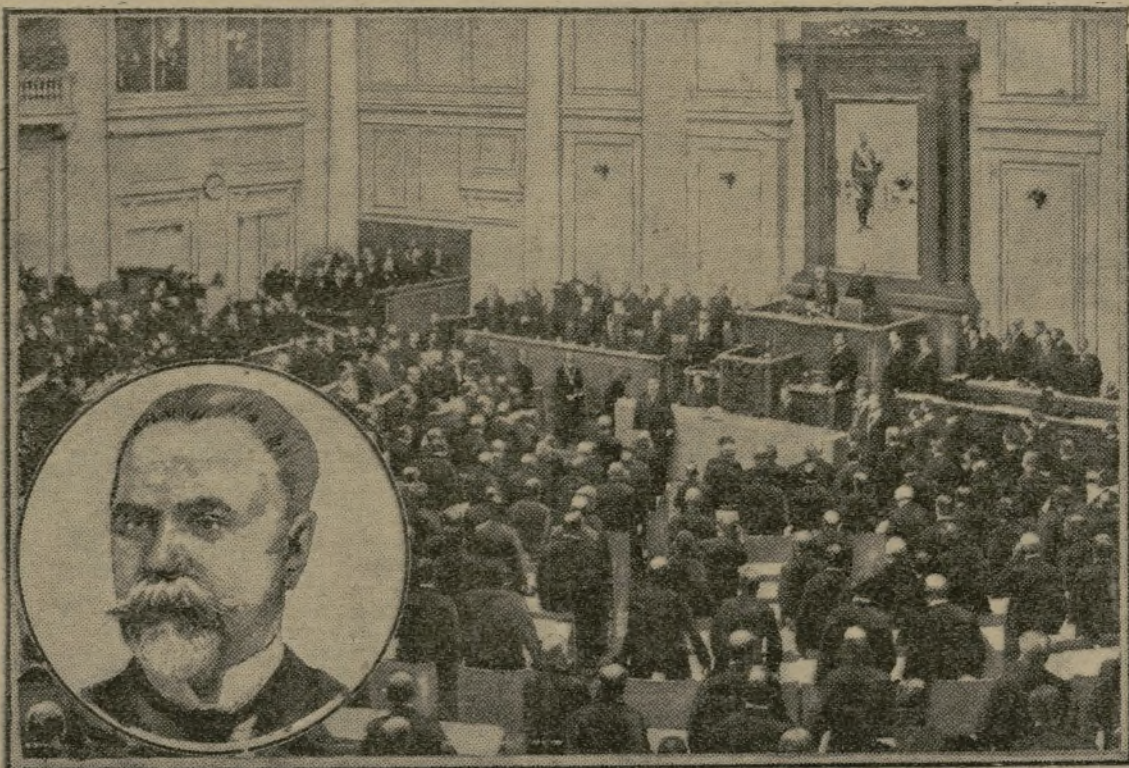
Mais au fond, ils savent bien qu'ils ne sont plus intéressants. Pour eux, la guerre est un tragique extrait, et si, flattés par les uns, tracassés par les autres, ils parlent si bruyamment lorsqu'ils se retrouvent entre eux, ce n'est que pour essayer d'oublier qu'il n'y a plus actuellement qu'une seule gloire : celle que l'on va chercher là-bas — dans la tranchée.

Emmanuel Sheridan.

VOIR AUJOURD'HUI
nos dépêches de
DERNIÈRE HEURE
en page 7

LA RENTRÉE DE LA DOUMA

L'union sacrée des Russes autour du tsar



Une séance à la Douma. (Dans le médaillon, M. Sturmer.)

C'est une précieuse innovation que le tsar soit venu, en personne, ouvrir la session de la Douma d'empire. On se souvient que cette Assemblée, à la suite d'incidents sans importance, avait été brusquement prorogée par M. Goremykine qu'a remplacé depuis un autre président du Conseil des ministres : M. Sturmer. Nicolas II ne s'est point contenté d'assister au service religieux qui précède, en présence des membres du corps diplomatique, le commencement des travaux législatifs; il s'est rendu dans la salle des séances, et là, aux acclamations vibrantes de tous les députés, il a prononcé une virile allocution :

« Je suis heureux de me trouver parmi vous, a-t-il dit, au milieu de mon peuple, dont vous êtes ici les représentants. » Et, répondant au tsar, M. Rodzianko, président de la Douma, prononça ces mots non moins significatifs : « Nous sommes remplis de joie de voir notre tsar parmi nous; en cette époque pénible, vous avez raffermi aujourd'hui cette union avec votre peuple, qui vous montre le chemin de la victoire. »

Quatre ministres ont successivement pris la parole, MM. Sazonoff, Polivanoff, Grigorovitch qui dirigent les Affaires étrangères, la Guerre, la Marine, et M. Sturmer, le nouveau président du Conseil. De ces discours se dégage une double et commune impression : d'une part, les chefs de la politique russe insistent sur une sorte de rejetissement de confiance entre le gouvernement et l'opinion en Russie; de l'autre, ils font ressortir l'étroite solidarité des Russes et de leurs alliés, en vue de poursuivre et de terminer la guerre en parfait accord.

De l'exposé de M. Sazonoff, qui embrasse tout le domaine de la politique extérieure, l'ordonnance est remarquable par la clarté, par le ton, par la vigueur. L'hommage à l'union des Alliés paraît presque banal, à côté d'observations singulièrement plus personnelles et plus caractéristiques. Le ministre rappelle tout ce que la France, notamment, a fait pour ses amis, et répond ainsi aux calomnies répandues par les Allemands dans des groupes mondains et financiers des capitales russes; il fait ressortir le véritable esclavage dans lequel la Turquie, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie sont tombées en acceptant docilement l'emprise du kaiser; cette déclaration est particulièrement notable, quant à la Bulgarie, car il est peut-être encore des Russes chez qui l'illusion bulgare n'est pas dissipée.

Un autre passage se rapporte à la Pologne : « Dès le commencement de la guerre, la Russie a inscrit sur son drapeau la réunion des tronçons de la Pologne démembrée; ce but a été assigné par notre souverain, signalé par le général en chef de nos armées; la société russe veut l'atteindre et nos alliés nous approuvent. » Que font, en Pologne, l'Allemagne et l'Autriche? Elles se disputent déjà, pour le partage de leur provisoire conquête; les Polonais ne se laisseront pas tromper par quelques concessions de forme, qui les maintiendraient désunis et sans avenir national.

Aux neutres, M. Sazonoff parle le langage de l'amitié par l'équilibre, qui est absolument étranger aux Allemands; il n'a pas de peine à réfuter les mensonges germaniques par lesquels Berlin

tente d'alarmer la Suède; que pourrait désirer la Russie sur la Baltique et sur l'océan du Nord de plus que ce qu'elle possède déjà? C'est d'un autre côté qu'elle vise la mer libre, vers laquelle elle tend depuis Pierre Le Grand.

M. Sturmer, avec une liberté qui ne manque pas de courage, a tracé l'esquisse de la transformation sociale et économique de la Russie interrompue par la guerre, alors qu'elle commençait à peine.

Ces débuts de la Douma, si profondément honorables pour nos alliés, sont réconfortants aussi pour les autres puissances de l'Entente. La guerre, du côté russe, continue vigoureuse, implacable, plus que jamais nationale; la prise d'Erzeroum et les résolutions affirmées devant la Douma sont des promesses et déjà des sûretés pour les proches lendemains.

Louis Bacqué.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

C'est la meilleure des margarines.

Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expédition Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

On désire louer, quartier quelconque Paris, grand local de plain-pied. Offres par lettres, Segond, 4, av. Dorian

CE QUI RESTE DU ZEPPELIN DE BRABANT-LE-ROI



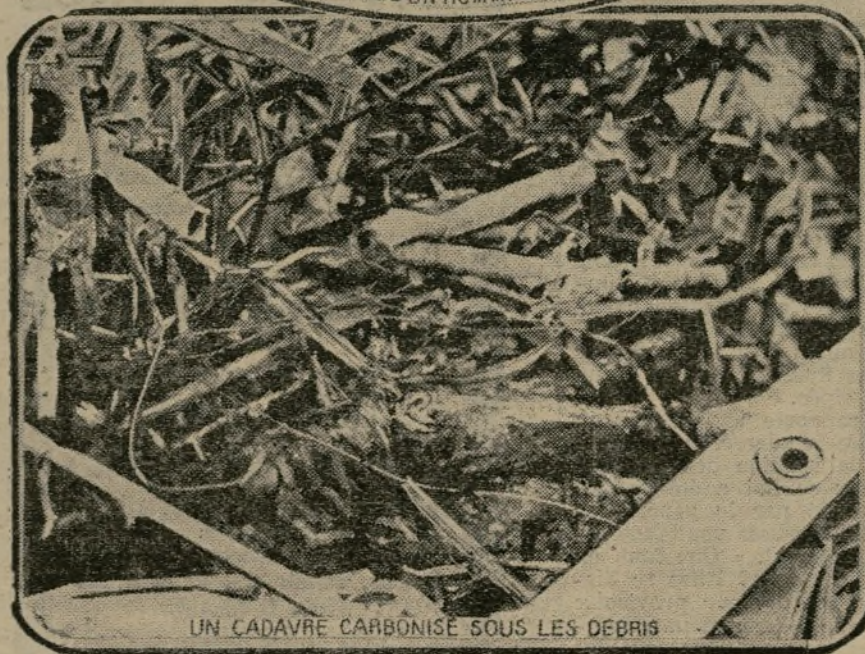
LES DÉBRIS DU DIRIGEABLE



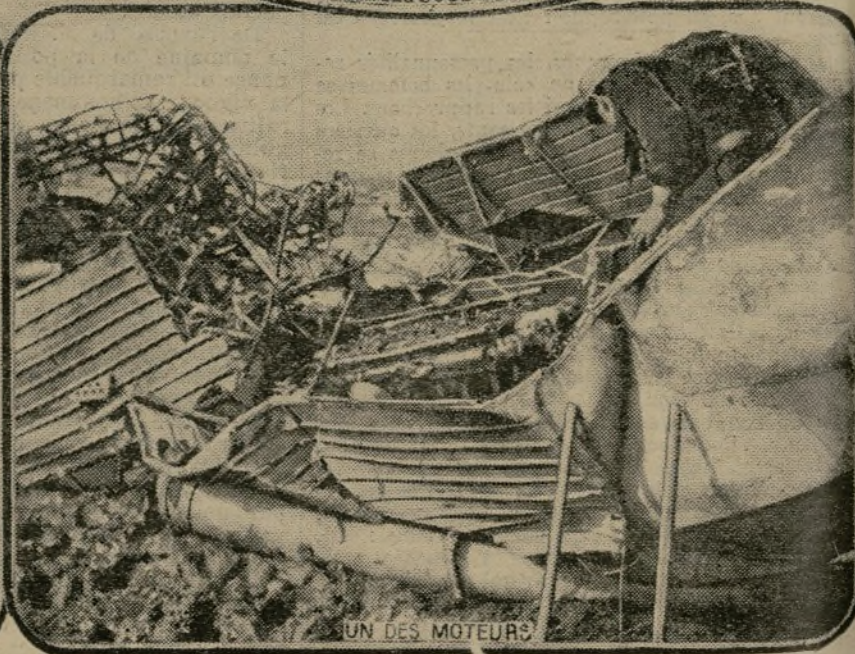
LE CADAVRE D'UN HOMME DE L'EQUIPAGE



UNE DES HELICES SOUS LES DÉBRIS



UN CADAVRE CARBONISÉ SOUS LES DÉBRIS



UN DES MOTEURS

C'est la première fois depuis le début de la guerre qu'un zeppelin a été descendu sur le front français par des canons. Cet exploit contredit la thèse selon laquelle il était à peu près impossible de toucher dans l'espace ces buts mobiles et fuyants. Les Allemands ont annoncé la nouvelle chez eux avec une rare discrétion : « Un dirigeable a été victime, disent-ils, du feu de l'ennemi, près de Revigny. »

DERNIÈRE HEURE

On reconnaît en Allemagne l'importance stratégique de la prise d'Erzeroum

BERNE. — Voici ce qu'écrivait le major Mohrat dans le *Berliner Tageblatt* à propos de la prise d'Erzeroum :

« La prise de cette forteresse a naturellement une grande importance stratégique et politique. Seule place forte dans cette immense région de l'Asie Mineure, Erzeroum était une base d'opérations de valeur à laquelle il ne manquait que d'être reliée avec l'intérieur par une ligne de chemin de fer.

« Nous espérons que le commandement turc observera dans ses communiqués les mêmes principes que les puissances qui avouent sans gêne leurs mouvements de retraite. Trop d'intérêts unissent le peuple allemand à la Turquie pour que nous n'ayons pas le droit de savoir toute la vérité. Les communiqués russes qui ont précédé la prise d'Erzeroum ont été confirmés par les faits... Nous espérons que les difficultés du terrain arrêteront l'avance des troupes russes... Il n'y a pas lieu de craindre que cette première défaite des Turcs entre le Caucase et le golfe Persique ait des conséquences fâcheuses. Peut-être peut-on, au contraire, en attendre une explosion de fanatisme guerrier. »

L'état-major turc ne semble pas avoir eu à cœur, comme le souhaitait la critique militaire du *Berliner Tageblatt*, de dire toute la vérité au peuple allemand. Il a gardé sur la prise d'Erzeroum un silence prudent.

D'autre part, l'ambassade turque en Suisse fait imprimer dans le *Bund*, de Berne, une note pour affirmer qu'il n'y a eu aucun combat autour d'Erzeroum, que l'armée s'est retirée volontairement en emportant tout son matériel utilisable et qu'au surplus Erzeroum, ville ouverte, est sans importance militaire.

Les Turcs se retirent de Trébizonde

On mande de Pétrograd, au *Times* :

« L'avance des Russes dans la région maritime de l'Arménie turque a conduit nos colonnes à une ou deux journées de marche du port de Rizeh, menaçant ainsi Trébizonde, dont l'évacuation a déjà commencé. La perte de cet important port sur la mer Noire priverait les Turcs de la seule position fortifiée capable de permettre aux troupes ottomanes d'offrir une résistance plus ou moins sérieuse aux progrès de nos armées sur ce théâtre de la guerre.

« On estime à 27.000 le nombre des soldats turcs faits prisonniers par les Russes dans Erzeroum. La poursuite des Turcs continue. »

Un télégramme du tsar à la Douma

PÉTROGRAD. — Aujourd'hui, au cours de la séance de la Douma, le président a donné lecture d'un télégramme adressé par le tsar à la Douma, après sa visite au Parlement.

Ce télégramme, que toute la Douma a accueilli par des hourras retentissants, est ainsi conçu :

« Je remercie cordialement les membres de la Douma des félicitations qu'ils m'ont adressées à l'occasion de la prise d'Erzeroum.

« Je crois avec vous, que cet exploit nouveau de l'armée du Caucase nous conduira au triomphe final; nos armes en sont le gage, et je le vois dans l'empressement de tous les enfants de notre pays à s'employer de toutes leurs forces à son service; j'ai été satisfait d'en avoir la preuve, hier, lors de ma visite à la Douma, pour la fécondité des travaux de laquelle je prie Dieu avec vous, avec un sentiment de joie. »

Lord Robert Cecil ministre "du blocus"

LONDRES. — A la Chambre des Communes, M. Asquith annonce que lord Robert Cecil accepte le poste de ministre qui sera chargé de surveiller le blocus.

M. Asquith déclare qu'en raison de la complexité des questions se rapportant à l'arrêt des marchandises vers les pays ennemis, le gouvernement a décidé de confier à un seul ministre responsable devant le Parlement, le travail de coordination entre les différents comités et les services s'occupant de la question.

Les intrigues allemandes aux États-Unis finissent par lasser tout le monde

NEW-YORK. — Tous les journaux donnent une place en vue aux dépêches de Washington fournissant des détails sur les dernières rumeurs relatives au renvoi éventuel d'un ou deux diplomates étrangers dont l'activité était considérée comme incorrecte par M. Wilson. Hier, tous les journaux désignaient M. Bernstorff comme un de ces diplomates et assuraient que le principal sujet du mécontentement était que les ambassades allemandes avaient créé par des communications mensongères à la presse, l'impression que le gouvernement américain avait décidé de changer les usages internationaux en reconnaissant les prétentions allemandes au sujet des bâtiments de commerce armés.

Aujourd'hui les dépêches de Washington disent que cet incident n'est pas la seule raison du mécontentement du gouvernement américain. Une haute personnalité aurait fait cette déclaration significative, que des gouvernements européens ne toléreraient pas les méthodes de publicité employées ici par les diplomates allemands. Depuis longtemps, notamment, ils transmettent à la presse la substance des communications confidentielles du département de l'Etat.

D'après le correspondant du *New-York Times* à Washington, il ne serait pas question de renvoyer les diplomates germaniques, mais il est indéniable que le mécontentement est vif dans les cercles officiels. Les dépêches de l'*Associated Press* confirment ces informations.

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT ACCLAMÉ dans les Antilles françaises et anglaises

M. Roosevelt, ancien président des Etats-Unis, et Mme Roosevelt, au cours d'une croisière aux Antilles, ont passé à la Guadeloupe la journée du 20 février. Après avoir visité Pointe-à-Pitre, ils firent une excursion dans l'intérieur et visitèrent la rade où atterrit Christophe Colomb.

Le soir, à l'issue d'un banquet offert en son honneur, le président Roosevelt prononça un vibrant discours où il célébra la civilisation démocratique pour la défense de laquelle luttent la France et ses alliés. Des ovations patriotiques accompagnèrent jusqu'à leur départ M. et Mme Roosevelt, qui furent reconduits à travers la ville et la rade de Pointe-à-Pitre illuminées.

L'ancien président est parti pour l'île anglaise de la Dominique, où le même chaleureux accueil lui est réservé. Peut-être ira-t-il ensuite visiter le Nicaragua, qui vient de signer un traité concédant aux Etats-Unis, sur des points jadis visés par l'Allemagne, des bases navales avec dépôts de charbon.

La destinée de "l'Appam"

Le malheureux navire est gardé par... deux huissiers!

LONDRES. — On mande de New-York qu'il se confirme que le département d'Etat décidera que l'*Appam* est une prise allemande, mais qu'on ne peut pas transformer un port américain en refuge permanent, et qu'il doit, en conséquence, quitter les eaux américaines.

Le département d'Etat ne veut pas admettre la thèse allemande, d'après laquelle l'*Appam* resterait en Amérique jusqu'à la fin de la guerre, moment où il serait décidé de son sort.

Le lieutenant Berg a menacé de couler l'*Appam* plutôt que de le rendre à ses légitimes propriétaires; c'est à la suite de cette menace que deux huissiers ont été placés à bord pour surveiller le navire, au mât duquel on a cloué la requête des armateurs en revendiquant la propriété.

Le lieutenant Berg a vainement protesté contre cette mesure, qu'il prétend être une atteinte à la dignité du gouvernement impérial allemand, à qui l'*Appam* appartient. On lui a simplement répondu que la Virginie était bien loin de l'Allemagne.

UN AVEU ALLEMAND

GENÈVE. — La *Nouvelle Gazette de Zurich* dit que le hangar de Friedrischafen, détruit par la tempête, n'était pas affecté à des zeppelins, mais à une fabrique d'aéroplanes. Les dommages sont évalués à 200.000 marks.

Comment le Memphis fut coulé

Les survivants arrivent à Marseille

MARSEILLE. — Le capitaine en second du *Memphis*, et les hommes de l'équipage ont été reçus aujourd'hui à l'hôtel de la Marine par M. Aubertin, administrateur de la Marine.

Le commandant Carré est attendu prochainement à Marseille et c'est seulement quand ce commandant aura déposé son rapport de mer sur la perte du *Memphis* qu'on sera fixé, d'une façon précise sur la cause de la disparition de ce paquebot.

Selon des renseignements recueillis auprès des membres de l'équipage, le *Memphis*, après avoir appareillé à Valona, se trouvait, le 16 février au matin, à quelques heures de Durazzo, lorsque, sans que rien d'anormal fût signalé, une violente explosion se produisit par bâbord; en quelques minutes, le navire fut envahi par l'eau, au bout de quelque temps on s'aperçut que le navire cessait de couler, les cloisons étanches de l'arrière ayant tenu bon. Ordre fut donné par le commandant de sauver le matériel du bord et tout ce qui pouvait alléger le navire, mais l'eau gagnait toujours; le commandant Carré échoua alors son navire sur un bas-fonds, le bâtiment étant considéré comme perdu.

L'état-major et l'équipage prirent passage à bord du chalutier *Petrel*, qui les conduisit à Brindisi.

On s'accorde à croire que le *Memphis* a heurté une mine flottante.

Graves pertes allemandes à Lagen et Seppois

BERNE. — Il ressort de renseignements particuliers émanant de familles allemandes établies à Bâle que les pertes des troupes allemandes dans les combats de ces jours derniers autour de Lagen et de Seppois ont été très fortes.

On raconte que de tout un régiment de landwehr il ne subsiste que 173 hommes.

[Seppois et Lagen se trouvent dans la Haute-Alsace.]

Un héros en cour d'assises

GRENOBLE (Dépêche particulière). — La cour d'assises de l'Isère avait à juger une émouvante affaire de banqueroutiers conjugués.

En 1910, M. S..., minotier des environs de Vienne, disparaissait, laissant un passif de 800.000 francs. La faillite fut suivie d'une action en banqueroute frauduleuse. L'instruction judiciaire révéla que la situation lamentable de S... était due aux agissements délictueux d'un agent d'affaires de Lyon, du nom de Planche. Ce dernier, traduit devant les assises de l'Isère, fut condamné à trois ans d'emprisonnement, et S..., par contumace, à cinq ans de travaux forcés.

Quelle fut l'odyssée du contumax? Après avoir passé quelques mois à Paris, il s'était rendu à Londres où il avait trouvé à s'employer dans un atelier d'aviation. Rapidement, S... devint aviateur et, émerveilla les Londoniens. Après quelques raids sensationnels en Angleterre, il traversa la Manche, puis vint atterrir à Issy-les-Moulineaux, accomplissant le premier trajet aérien Londres-Paris.

Servant la guerre, S..., âgé de quarante ans, n'a pas une minute d'hésitation : il franchit le détroit et vint signer un engagement d'aviateur. En quelques mois, S... accomplit de prodigieux exploits. Il détruit quinze avions allemands et obtient la croix de guerre. Puis ayant lutté victorieusement à 4.800 mètres d'altitude contre trois aviateurs son général lui épingla la médaille militaire et une seconde palme à sa croix de guerre. Enfin un raid fameux au-dessus d'une grande ville de Wurtemberg lui valut d'être proposé pour le grade de sous-lieutenant et la Légion d'honneur. Mais un scrupule l'étreint, il songe à son passé...

Il va trouver M. André Hesse, député, qui lui promet de l'assister, s'il se présente devant le jury.

Ce fut dans ces conditions que S... se présentait pour purger sa contumace.

Pour tout réquisitoire, l'avocat général Despeiret déclara qu'il s'en rapportait aux jurés. M. André Hesse acheva d'émouvoir le jury, qui rapporta un verdict d'acquiescement accueilli par les applaudissements unanimes d'un auditoire ému et sympathique.

Les Allemands doivent faire leur deuil de leur colonie du Cameroun



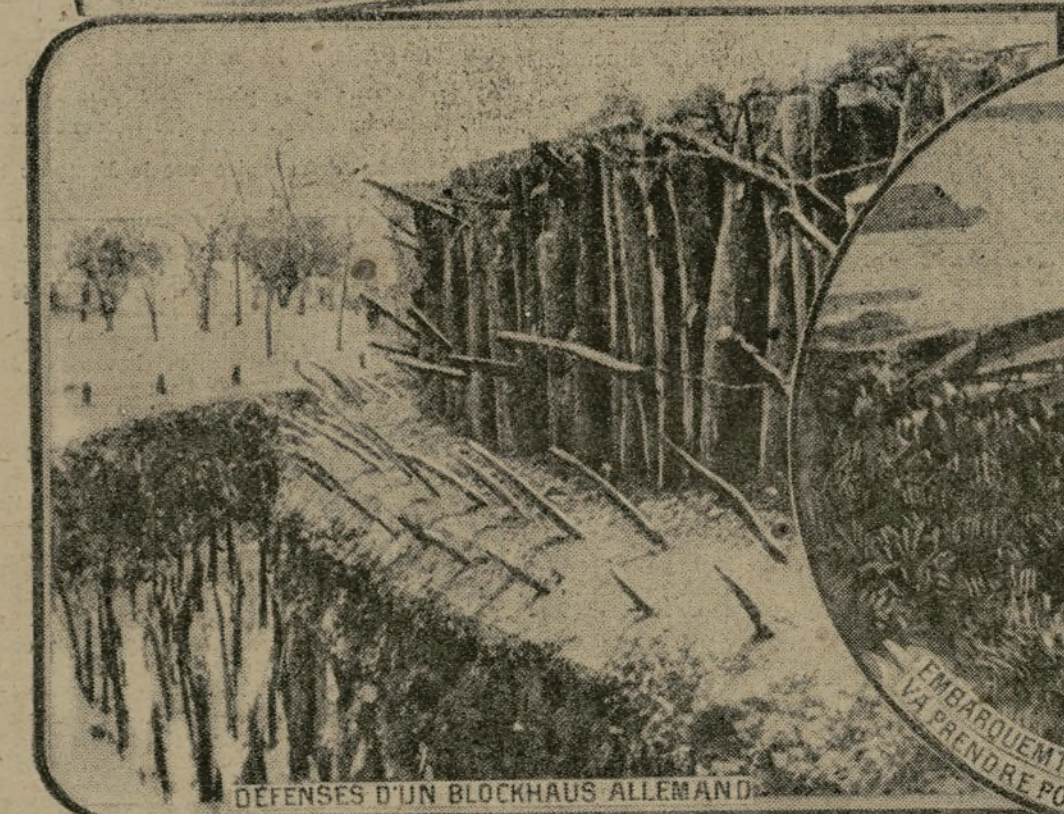
OFFICIERS ALLIÉS A SAVA PRES MORA (CAMEROUN)



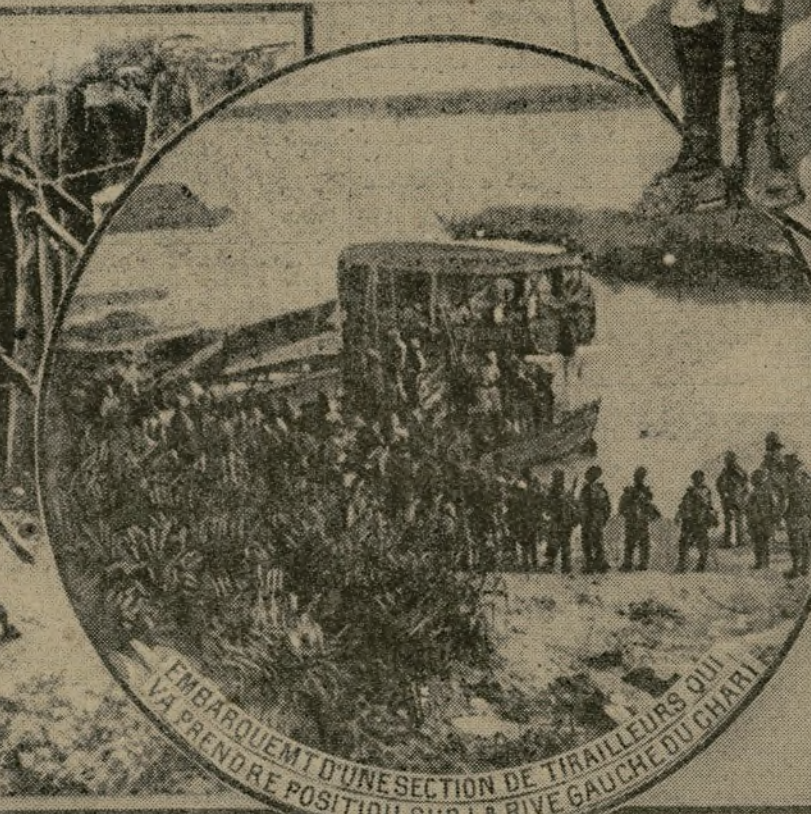
L'ILLUSTRATION



AVANT L'ATTAQUE DE GAROUA (CAMEROUN)
UNE COMPAGNIE RASSEMBLEE DANS LE CAMP FRANCAIS DE NASSARAO



DEFENSES D'UN BLOCKHAUS ALLEMAND



EMBARQUEMENT D'UNE SECTION DE TIRAILLEURS QUI
VA PRENDRE POSITION SUR LA RIVE GAUCHE DU CHARI



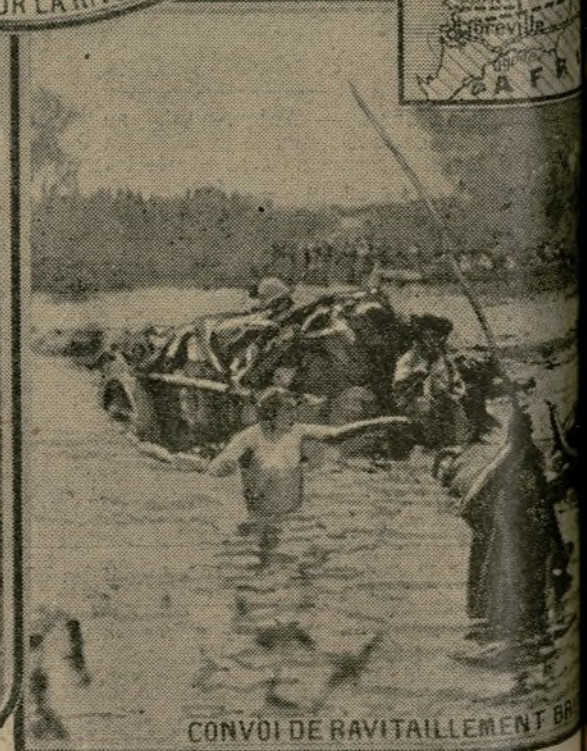
ARRIVEE DE BLESSES A FORT LAMY



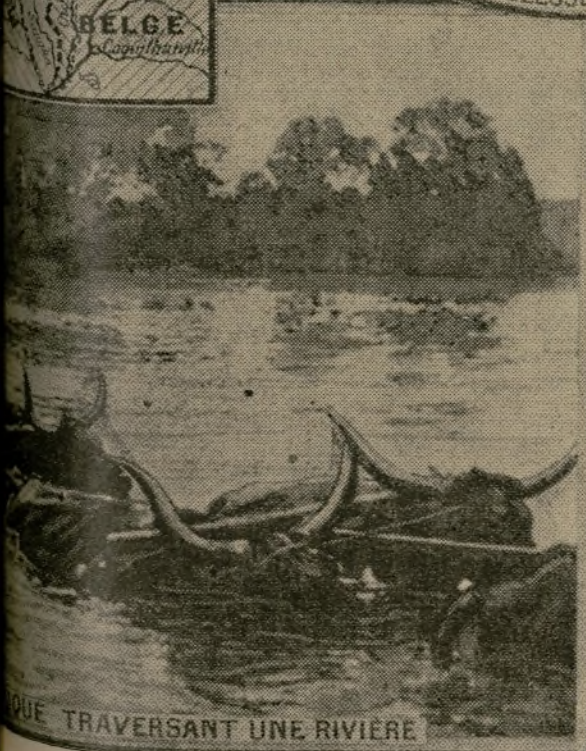
TIRAILLEURS BRITANNIQUES DEVANT GAROUA (CAMEROUN)



COLONNE SUIVANT UN CHEMIN DE FER



CONVOI DE RAVITAILLEMENT



QUE TRAVERSANT UNE RIVIERE



TROUPES BRITANNIQUES PENDANT L'ATTAQUE DE GAROUA (CAMEROUN)

L'une des plus amères déceptions de l'Allemagne a été la perte de ses colonies. La chute définitive du Cameroun l'aura affectée tout particulièrement. Nos ennemis avaient mis en état de forte résistance ces territoires par la possession desquels ils pensaient étayer puissamment leur projet de conquêtes territoriales et économiques en Afrique. Le Cameroun est désormais

entier, aux mains des Alliés. Les troupes françaises, sous le commandement du lieutenant-colonel Brisset, ont, avec les troupes britanniques, balayé la place, et l'ennemi n'a dû de n'être pas fait prisonnier en masse qu'à la précaution qu'il prit de passer sur le territoire d'une colonie espagnole. Le ministre allemand des Colonies n'a plus son portefeuille que pour la forme.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

IV

FIASCO

Chez Mme de Sermaize. Elle est seule dans le salon et lit un journal, assise près de la cheminée et tournant le dos à la porte. Il est trois heures. Mme de Limeuil entre, suivie de M. d'Horty.

RISSETTE DE LIMEUIL. (Paletot cloche à 18 godets, en velours noir, bordé d'une large bande de chin-chilla et fermé par des brandebourgs et des olives d'argent. Le paletot dépasse de 2 ou 3 centimètres la jupe qui est infiniment courte. Toque et manchon de chin-chilla. Bottines vernies boutonnées par des olives d'argent. A la boutonnière et au manchon, branches de lilas naturel.) — Bonjour, Tante! Vous avez quelque chose à me dire?...
M. d'HORTY, à Rissette. — Pourquoi m'avez-vous fait entrer?... Vous ne m'avez pas prévenu de ça?...
M^{me} DE SERMAIZE, qui s'est levée et a repassé au coin de la cheminée son fauteuil où elle se réinstalle. — Ah!... vous êtes là, vous!...

HORTY. — Je vous demande pardon d'y être... mais c'est votre nièce qui... (M^{me} de Sermaize regarde interrogativement Rissette.)

RISSETTE. — Je l'ai rencontré à deux pas, alors...
M^{me} DE SERMAIZE. — Et tu l'as cueilli au passage, espérant que je ne parlais pas devant lui... (A M. d'Horty, qui se dispose à s'en aller.) Pas du tout!... Restez, Horty!... Vous êtes un trop vieil ami pour que je me gêne devant vous, et puisque Rissette a voulu que vous soyez là... (A Rissette.) Tu t'en doutes bien, n'est-ce pas, de ce que j'ai à te dire?...

RISSETTE. — Mais...
M^{me} DE SERMAIZE. — Il n'y a pas encore dix-huit mois que ton mari est mort héroïquement... (Mouvement de Rissette.) Oh! je sais! tu vas me répéter encore qu'il n'a pas été tué... Mais il est mort en pleine bataille, après avoir deux fois chargé magnifiquement avec son escadron duquel il n'est pour ainsi dire rien resté... C'était un être charmant, ton mari... et qui t'adorait... Tu avais l'air de l'aimer...
RISSETTE, sincère. — Mais je l'aimais beaucoup, Tante Louise!...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oui... Eh bien! on ne s'en douterait vraiment pas!... Regarde-toi, ma petite!... Tu n'es pas même en deuil...
RISSETTE (Elle proteste de bonne foi). — Par exemple!... du noir et du gris!... et encore, le gris, c'est de la fourrure... Ça ne compte pas...
M^{me} DE SERMAIZE. — Et l'argent?... et le lilas?... C'est pas de la fourrure!... Et on ne voit que toi dans les théés, et partout... C'est tout juste si tu ne vas pas à des soirées... (Rissette rougit.) Tu y es allée, je parie?... C'est complet!... Et moi qui, l'autre jour, insistais pour faire chanter Huguette, sans penser à l'inconvenance énorme de faire de la musique chez toi... C'est que, en te voyant là... dans cette robe blanche, avec une fleur au corsage, j'avais oublié, moi aussi!... C'est contagieux et abominable!... Et puis, je te préviens!... Ton père a reçu des lettres anonymes...
RISSETTE, inquiète. — Qu'est-ce qu'on lui a dit?...
M^{me} DE SERMAIZE. — Je n'en sais rien... mais il m'a prié de te parler... parce que lui se mettrait en colère... et de te rappeler à la tenue, que tu oublies trop... beaucoup trop!... Et maintenant, va te promener, si ça te chante!... J'ai fini!...

RISSETTE, les larmes aux yeux. — Vous m'en voulez?...

M^{me} DE SERMAIZE, que Rissette écoeure et irrite un peu parfois, mais qui a un faible pour elle tout de même. — Je t'en veux... certainement, je t'en veux... sans t'en vouloir... (Amicale) Allons!... file...
RISSETTE, rassérénée. — Je reviendrai à cinq heures vous dire un petit bonjour...
M^{me} DE SERMAIZE, étonnée. — Mais, mon petit, puisque tu es venue, ne te crois pas obligée...
RISSETTE. — Si!... si!... Je reviendrai pour vous aider à l'heure du thé... Vous aurez beaucoup de monde... Il fait un temps!... A tout à l'heure!...

M^{me} DE SERMAIZE. — A tout à... (Iluminée.) Dis donc?... Rissette!... Rissette!... (M^{me} de Limeuil revient.) J'ai oublié de te dire... Monsieur de... je ne me rappelle plus son nom!... enfin l'homme au turban?...
RISSETTE, souriante. — Le vicomte de Paroly?...
M^{me} DE SERMAIZE. — Parfaitement... Eh! bien, comme tu as eu l'idée saugrenue de me le présenter, il pourrait avoir l'idée non moins saugrenue de me faire une visite.

RISSETTE, inquiète. — Oui... je crois même que...
M^{me} DE SERMAIZE. — Qu'il doit venir aujourd'hui?... Je m'en doutais!... C'est pour ça que je te préviens, afin que tu t'arranges pour l'en empêcher...
RISSETTE, effarée. — Mais... comment?...
M^{me} DE SERMAIZE. — Comment?... Ça, ça m'est égal!... Ça n'est pas mon affaire!...

RISSETTE, suppliante. — Mais pourquoi ne voulez-vous pas le recevoir, Tante Louise?... pourquoi?...
M^{me} DE SERMAIZE. — Parce que je ne veux pas de ça chez moi... Un point, c'est tout!... (Mouvement de Rissette.) Et je te préviens qu'il est absolument inutile d'insister... (M^{me} de Limeuil, très rouge, sort brusquement.) Elle va pleurer dans l'escalier!...

HORTY. — Sur!... pour un fiasco, c'est un fiasco... J'étais stupide, moi!... Une drôle d'idée que vous avez eue de me faire rester. Elle va me prendre en grippe...
M^{me} DE SERMAIZE. — Que non!... Dans cinq minutes, elle n'y pensera plus!... Je n'ai pas voulu le lui dire, mais c'est au sujet de cet individu qu'on a écrit des infamies à mon beau-frère... qui est furieux... Déjà il était monté contre la petite, à cause de la façon dont elle porte le denil de Paul...
HORTY. — Ah! le fait est...
M^{me} DE SERMAIZE. — Oui... C'est à ne pas croire!... Un garçon tellement supérieur à elle de toutes les façons, et qui l'adorait si gentiment... d'une façon si touchante... qui restait en admiration devant elle comme au premier jour, sans paraître avoir jamais découvert sa frivolité, son ignorance...
HORTY. — Son manque absolu de cœur...
M^{me} DE SERMAIZE. — Hum!... En manque-t-elle tant que ça?... Je le voudrais, d'ailleurs... dans ce moment-ci surtout... parce que cet intrigant... l'homme au turban... tourne visiblement autour d'elle... Et, c'est drôle!... Il m'a l'air d'un faux blessé!... Cet extraordinaire turban de linge cache-t-il vraiment quelque chose?...

HORTY. — Maintenant, non... sûrement!... Mais jadis, oui... parce que, le hasard m'a fait rencontrer l'infirmière qui a soigné ce monsieur... C'est une cousine à moi, Mme de Liverdun...
M^{me} DE SERMAIZE. — Ah! bah!...
HORTY. — Il y a trois ou quatre mois, il a passé quelques jours dans une ambulance du côté de Verdun... où elle est... Il était dans son service, et il avait une forte écorchure du front et du cuir chevelu...
M^{me} DE SERMAIZE. — Un éclat d'obus?...
HORTY. — Elle ne sait pas... il n'a jamais parlé de la façon dont ça lui était arrivé... Ça a d'ailleurs été tout de suite guéri... Allons!... je m'en vais vous laisser avant l'arrivée de votre troupeau de dindes... C'est son heure...
M^{me} DE SERMAIZE (Elle proteste). — Comment... mais il y a...
HORTY. — Des femmes charmantes qui viennent vous voir... c'est entendu... Madame de Chantaines est un amour, et je viendrais sur la tête pour blaguer avec votre vieille amie Plémur qui m'amuse plus que tout... et il y en a d'autres encore... Mais il y a aussi les dindes, les dindes desquelles, jadis, je ne prenais nul souci, mais qui, depuis la guerre, me mettent hors de moi au point que j'en deviendrais muet!...
M^{me} DE SERMAIZE. — Mon pauvre Horty!... (Elle rit.)
HORTY. — J'ai d'abord ri... comme vous... Mais je ne peux plus... je me fâche!... et c'est idiot... Oui... quand Mme Treille me raconte les potins du mari de sa cuisinière qui voit les signaux lumineux des paysans!... Quand elle affirme que, si elle était à la place du général Joffre, elle ne sait pas ce qu'elle aurait trouvé pour en finir, mais qu'elle aurait certainement trouvé quelque chose!... Ben, c'est plus fort que moi, j'ai envie de...
M^{me} DE SERMAIZE. — Lui dire de fermer ça... ou d'aller s'asseoir...
HORTY (féroce). — Non... de m'asseoir dessus... (Ragur.) Oh!... la belle madame Treille!... et Granton!... et Bourguil... et madame de Rayche!... et les autres... Car, c'est pas pour dire, mais y en a beaucoup de ces numéros-là qui s'incrument chez vous!... Où diable les avez-vous pêchés, dites?...
M^{me} DE SERMAIZE. — Est-ce que je sais?... Un vieux navire a toujours des moulès à sa coque...
Gyp.

Faits divers

Le feu

Dans la matinée d'hier, vers 10 h. 1/2, un commencement d'incendie s'est déclaré dans un local dépendant de la photographie Otto, 3, place de la Madeleine. Les pompiers de la caserne Saint-Honoré s'en sont occupés, et on ne compte aucun accident de personnes.

Le Comité franco britannique tient séance et visite un hôpital

Au cours de sa séance d'hier matin, le comité interparlementaire franco-britannique, réuni sous la présidence de M. Georges Leygues, assisté de lord Bryce, de MM. O'Connor et Franklin-Bouillon, a procédé à l'examen de la situation financière de l'Angleterre et de la France.

MM. Evelyn Cecil, Jenouvrier et de Selves ont pris successivement la parole pour faire l'exposé des ressources des deux puissances, de leur crédit et de l'effort financier qu'elles ont accompli depuis l'ouverture des hostilités.

La séance de l'après-midi a été consacrée à la question des munitions.

Les membres de la délégation britannique se sont rendus, à cinq heures, à l'hôpital de l'Ecosse, où ils ont été reçus par le docteur Ch. Bonnet, médecin chef. M. Emile Boutroux, au nom du comité franco-écossais et du comité d'études franco-britannique, a prononcé une allocution qui a vivement impressionné l'auditoire.

Remarqué dans la nombreuse assistance :

L'ambassadeur de Grande-Bretagne et d'Irlande, M. George Delaverne, Mme Ch. Bonnet, M. Emile Boutroux, M. Georges Leygues, M. Lebrun, M. Chaumet, anciens ministres; M. Paul Doumer, M. Sandral, M. de Piessae, M. Bergeron, M. Paul Boncour, M. Franck-Puaux, sir Thomas Bouclay, le chapelain général des armées britanniques Simmus, le commandant Portier, représentant le président de la République; M. Alfred Sir, D'Estournelles de Constant, professeur Lepage, M. Jeannin, sir John Piltée, professeur Chantemesse, sir Henri Auslinter, professeur Berillon, M. et Mme Kammerer, M. et Mme Brouardel, M. Maurice Bernard, M. Albert Helmer, colonel Robinson, M. Maurice Spronck, Mlle Suzanne Lévy, etc...

Un concert a suivi, réunissant sur son programme Mmes Nelly Martyl, MM. Carister Mantel, Lherbay, Frédéric Boyer; Mme Lherbay, de la Comédie-Française, a dit avec infiniment de charme une exquise légende d'Ecosse du poète lorrain René d'Avril.

Aujourd'hui, à quatre heures, la municipalité parisienne recevra les membres du comité interparlementaire franco-britannique à l'Hôtel de Ville.

Nouvelles parlementaires

Les marchés de la guerre

La commission des marchés a procédé hier à un premier examen des amendements de MM. Mistral et Molle relatifs à la révision des marchés de la guerre.

Saisie d'un incident concernant la communication à des personnes étrangères à l'administration de la guerre des pièces d'un des dossiers qui lui ont été soumis, la commission a chargé son président de demander au ministre de la Guerre l'ouverture immédiate d'une enquête administrative pour rechercher les auteurs de cette communication.

Contre les mercantis du front

La commission d'administration générale a chargé M. Bouclet de présenter un rapport général sur les conclusions proposées par les sous-commissions qui ont eu des armées.

A L'ACADEMIE D'AGRICULTURE

La séance annuelle de l'Académie d'Agriculture qui a eu lieu hier, a présenté un intérêt tout particulier en raison des circonstances actuelles.

Le ministre de l'Agriculture, M. Méline, qui présidait cette solennité, a fait voir, dans un discours remarquable, quels efforts ont été faits pour maintenir la récolte de 1915 et pour préparer celle de cette année.

M. de Villemorin, président de l'Académie, après avoir remercié le ministre, a exposé les raisons qui ont fait décerner le Grand-Prix d'Agriculture à M. Schloessing père, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-douze ans, et dont les recherches ont porté sur la chimie, l'agronomie et la physiologie.

M. Sagnier, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur le grand agriculteur Jules Bénard et a rendu compte des travaux de l'Académie pendant l'année 1915, surtout en ce qui concerne sa coopération à la défense nationale.

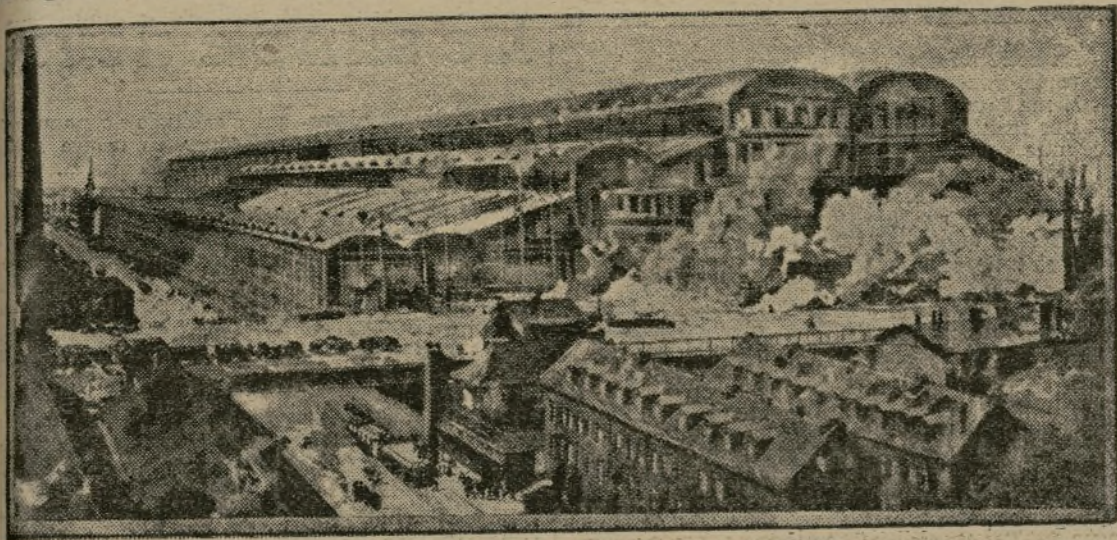
Ce même jour, un buste de Pasteur a été inauguré et mis à la place d'honneur dans la salle des séances.

Dans une courte allocution, M. Gaston Bonnier a parlé de Pasteur et de M. Schloessing, en rappelant ses souvenirs personnels. Il avait été chargé ensuite de donner le titre d'une pièce de vers inédite de M. Charles Richet, *La Gloire de Pasteur*, poème qui a été, en 1915, le grand prix de poésie de l'Académie Française. Au lieu de lire ces vers, M. Gaston Bonnier les a dits d'une voix vibrante avec l'émotion d'un savant qui a suivi de près toutes les luttes de Pasteur et qui a assisté à ses triomphes.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

LES USINES KRUPP

Ce qui fait leur force. --- Ce qui peut faire leur faiblesse.



VUE DES USINES KRUPP

A l'ouverture des hostilités, en juillet 1914, la maison Krupp comprenait plusieurs usines formant un tout très homogène.

A côté d'Essen, existent, à Rheinhausen, des usines qui, créées en 1897, n'ont cessé de croître et qui certainement deviendront le centre le plus important du groupement d'usines.

En dehors des ateliers d'Essen et de Rheinhausen, Krupp possède les usines d'Annen, dont la production essentielle consiste en canons de fûts; celles dites « Gruson Werk », à Magdebourg-Buckau, qui fournissent le matériel de chemin de fer, le matériel naval, construisent les ponts, etc., puis les chantiers navals de Germania, à Kiel-Gaarden.

L'ensemble des terrains appartenant aux usines Krupp représente une superficie de 2.462 hectares, dont 186 hectares couverts de constructions.

Le dernier bilan connu, celui de 1914, se soldait par un bénéfice net de 33.800.000 mark (soit : 12.250.000 francs).

Le capital social a été porté, à dater du 1^{er} juillet 1914, de 180 millions à 250 millions de mark.

L'usine se suffit à elle-même, à part naturellement l'acquisition forcée de stocks importants de matières premières. Elle exploite la plupart de ses mines, construit ses immeubles, son matériel machines et autres; elle possède son service postal, ses pompes, ses abattoirs, ses boulangeries, sa brasserie, etc.

Les matières premières usinées, en 1913, représentent :

Fer brut, 1.100.000 tonnes; charbon, 1.530.000 tonnes; coke, 1.558.000 tonnes; briquettes, 40.000 tonnes; minerais divers, 2.500.000 tonnes.

De ces derniers, plus de 2.100.000 tonnes viennent des autres pays.

Matériaux divers, 500.000 tonnes; eau, 63.200.000 mètres cubes.

Cette eau est amenée par 312 kilomètres de conduites souterraines et 248 kilomètres de conduites en immeubles.

Le gaz d'éclairage consommé atteint 16.100.000 mètres cubes, dont 300.000 mètres cubes spécialement fabriqués et 15.800.000 mètres cubes provenant des fours à coke. La répartition se fait par 145 kilomètres de conduites souterraines et 342 kilomètres de conduites aériennes. Ce gaz est consommé par 1.515 becs de rues et 21.600 becs en immeubles.

La consommation de gaz moteurs est représentée par 910.000.000 de mètres cubes et celle des gaz de chauffage par 5.462 millions de mètres cubes.

L'ensemble du courant électrique dépensé par cette usine en 1913 dépasse 71 millions de kilowatts-heures.

La force motrice est fournie par 435 machines à vapeur, représentant 77.000 HP et actionnant 8.800 machines-outils. La presse hydraulique la plus puissante est utilisée pour le cintrage des plaques de blindage; elle fournit une pression de 10.000 tonnes.

Le réseau intérieur de l'usine comprend 91 kilomètres de voie normale, avec 19 locomotives et 952 wagons, 60 kilomètres de voie étroite, avec 37 locomotives et 1.586 wagons.

Le service téléphonique comporte 190 kilomètres de fils doubles aériens et 830 kilomètres de fils doubles souterrains, desservant 856 postes, pour un service quotidien de onze mille conversations en moyenne.

Le service télégraphique est assuré par 90 kilomètres de fils, desservant 17 stations comptant ensemble 20 appareils Morse.

Le nombre des dépêches expédiées du 1^{er} juillet 1913 au 30 juin 1914 a dépassé 35.000.

Il va de soi que, depuis les hostilités, tous les ateliers ne fabriquent que du matériel de guerre à l'exclusion de tout autre, et le nombre des canons de tous calibres sortis pendant l'exercice 1913-1914 (1^{er} juillet 1913 à 30 juin 1914), qui était de 4.375, a dû singulièrement augmenter, s'il a été fonction du personnel. Le nombre des ouvriers était, en effet, pour Essen seule, en temps de paix, de 42.000 hommes; on assure qu'il atteint 113.000 individus à l'heure actuelle.

Il y a cependant à l'usine monstre un point faible, et ce point est d'autant plus gravement atteint que les besoins d'Essen sont plus grands.

Jusqu'en 1892, Essen a pu suffire à ses besoins. La production des mines de fer et de houille était largement suffisante. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans le voisinage immédiat, Gelsenkirchen? Mais s'adresser à cette société puissante ou à toute autre, c'est être tributaire d'un tiers. Ceci, Krupp l'a toujours évité.

L'acquisition de mines à l'étranger, l'importation des minerais venus du dépôt de Rotterdam offraient de multiples difficultés. Essen n'a pas de port, d'où de nombreux transbordements et une augmentation considérable des frais.

D'autre part, les commandes de l'étranger et notamment de la Russie et de l'Italie, en matériel de guerre de toutes sortes : artillerie, tourelles blindées, blindages divers, etc., rendaient nécessaires l'augmentation des ateliers mécaniques. Krupp décida donc de porter par ailleurs ses hauts fourneaux d'Essen. Son choix s'arrêta sur l'espace situé sur la rive gauche du Rhin, en face de Duisbourg, entre Rheinhausen et Friemersheim, où il fit construire l'usine dite Friedrich Alfred Hütte.

Dès 1896, l'usine commençait à travailler avec quatre hauts fourneaux de 565 m. c. chacun auxquels bientôt vinrent se joindre six feux nouveaux. A fin juillet 1914, quatre nouveaux fours étaient prêts à l'allumage. Depuis lors, six devaient être construits pour entrer en fonction à fin 1915.

Mais si avec ses dix hauts fourneaux l'usine de Rheinhausen a produit en 1913-1914 le chiffre normal de 1.110.000 tonnes de fonte pour Essen, nous pouvons estimer, d'après les chiffres connus, que la production avec quatorze fours a pu atteindre 1.625.000 tonnes, qui rendent les usines Krupp tributaires de l'étranger pour environ 2.800.000 tonnes de minerais divers.

Or, il est établi à l'heure actuelle que l'Allemagne ne peut suffire à sa consommation de fer, ni même de houille, et il est peu probable qu'elle puisse, à l'heure actuelle, tirer grand profit des mines situées dans les pays envahis. Chacun sait qu'elle a reçu et reçoit fort probablement encore de Suède le fer qui lui manque; mais encore, n'est-ce pas essentiellement avec du fer qu'on fabrique les canons, les obus et les blindages.

Ce ne sont pas les 12.112 tonnes de nickel qu'elle trouve annuellement dans son sol qui lui suffisent. Elle ne produit non plus ni manganèse, ni fer chromé, ni antimoine, ni aluminium, ni tungstène. Alors???

Certes, les statistiques des cinq dernières années qui précéderent les hostilités prouvent bien que l'Allemagne, et Krupp en particulier, s'étaient assurés des stocks importants; mais encore faut-il supposer que s'ils ne sont complètement épuisés, ces stocks ne doivent plus être considérables...

AU MUSÉE GALLIERA

UNE BELLE EXPOSITION EST PRÉPARÉE

Le Musée Galliera a obtenu de la Ville de Paris l'autorisation d'organiser, au printemps prochain, une exposition des travaux exécutés par les mutilés de la guerre, dont on poursuit, avec tant de prévoyante sollicitude, la rééducation professionnelle. Ce sera là un hommage de reconnaissante admiration envers ceux qui, après s'être bravement dévoués au salut de la patrie, mettent leur courage à revenir au travail. La Ville de Paris a conscience d'accomplir, là, un devoir de haute portée morale et sociale. L'Exposition comprendra un groupement de travaux pour chaque œuvre ou école de rééducation, travaux pris, de préférence, parmi ceux ayant trait aux arts industriels. L'un des buts de l'Exposition projetée est de redonner un essor aux productions régionales.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION (U.S.F.S.A.)

Un match scolaire. — S.A. Buffon (1) contre A.A. Janson (1), cet après-midi, à 2 h. 1/2, au C.A.S.O., à Auteuil-Boulogne. Prix d'entrée, 50 centimes (au profit de l'œuvre des Pupilles de l'école).

Les deux équipes, renforcées de joueurs étrangers nous feront assister à une partie splendide. Dans les buts, à Buffon, nous verrons l'excellent Keeper, de deuxième, du C.A.P. Hénon, et à Janson l'intermédiaire Dimitri. Le meilleur des arrières sera de loin Faure, du C.A.S.A., qui jouera à Buffon. Briffaut pour Janson et Duriez pour Buffon feront aussi une jolie partie. Les lignes intermédiaires sont égales; celle de Buffon sera rehaussée par la présence de Pucheu, du lycée de Beauvais. A Janson, le jeune Bernard, capitaine, fournira un beau travail. Les avants de Buffon sont supérieurs; les deux ailiers sont Faivre, de Bréguet, et du Roung et Mirnitz, de Beauvais et du Red Star; sa triplette du centre est excellente: Steeg (Buffon, cap.), Stenfenbl (C.A.S.O.) et Roussel (Beauvais). Dans les foudrards Janson, Heiert et Portegen se distingueront. A la même temps, une quête sera faite pour l'œuvre des Ballons des soldats.

YACHTING

A la Société Nautique de Genève. — Dans son assemblée générale, la Société Nautique de Genève a réélu son comité comme suit: MM. A. Martin, président; F. Armand, A. Bordier, O. Hunziker, R. Marchand, J. Mirabaud, C. Odier, J. Pignet, Ch. Serex, H. Trabold et F. Wanner, membres.

BOXE

Billy Wells bat Dick Smith. — Les deux célèbres champions anglais Billy Wells (poids lourd) et Dick Smith (poids mi-lourd), tous deux sergents instructeurs viennent de se rencontrer à l'Hippodrome de Londres. En moins de trois rounds, Wells knock-out son rival.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne arrivera, demain, à Saint-Sébastien où il consultera le docteur Moure et visitera les différentes formations sportives en voie de construction à Lasarte.

INFORMATIONS

M. et Mme Hanotiaux sont installés à Monte-Carlo, à la villa Roquebrune.

MARIAGES

— Le mariage de M. l'ingénieur Giuseppe Salandra, fils du président du Conseil, avec Mlle Antonietta Ceci, vient d'être célébré à Andria (Italie).

— On annonce les fiançailles de M. André Bourgeois, inspecteur des finances, lieutenant d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle de Jourdan Savonnières.

NAISSANCES

— Mme de Saligny a donné le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Arigle.

— La comtesse Jacques de Miramon-Fargues, femme du comte Jacques de Miramon-Fargues, lieutenant d'infanterie, vient de mettre au monde un fils qui a été appelé Bernard.

— Mme Raymond Darde, née de Tinguy, a heureusement mis au monde un fils: Christian.

— Mme Alfred Chastelain de Thérouranne, née Sonin de Bonne est mère d'une fille qui a reçu le prénom de Marie-France.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Armand Labroquère, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, décédé à Galan (Hautes-Pyrénées);

De Mme Alfred Emerique, née Javal, décédée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Mère de Mme Gustave Percire;

De M. Paul Chauchard, président du Club nautique de Nice, capitaine de cuirassiers attaché à l'état-major de Clermont-Ferrand où il est décédé. Le défunt était un réputé sportsman;

De Mme Berthe Catel, en religion Mère Saint-Pierre de Vézère, de l'Œuvre de Saint-Thomas de Villeneuve, infirmière de la Croix-Rouge, décédée à Saint-James (Manche), âgée de vingt-six ans;

De Mme Madeleine Abar, décédée à Amiens, âgée de deux ans;

De M. A. Walwein, architecte en chef honoraire du gouvernement, officier de la Légion d'honneur;

Du capitaine Clérin, du 20^e régiment d'infanterie territoriale, décédé à Meaux;

Du général retraité M. Joseph Ravassat, vétéran de toutes les campagnes de la première guerre de l'indépendance italienne, décédé à Livourne;

De M. Giovanni Sbriglia, le professeur bien connu, décédé à Paris;

De Mme Charles Lenthérie, décédée à Paris;

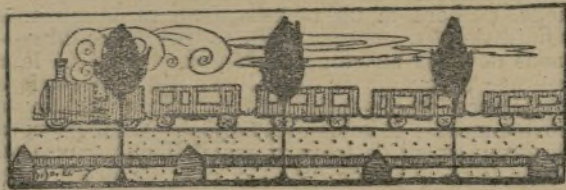
Du vicomte Lucien de Milly, médecin oculiste de l'Hôtel-Dieu et du lycée d'Orléans, décédé à Nice;

Du docteur Georges Cartier, médecin principal de première classe, directeur du service de santé du 5^e corps d'armée, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris-Ptage;

Du marquis de Lenoncourt, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Métabief (Doubs), à quatre-vingt-deux ans.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Le voyage

Florence dine avec moi ce soir; contre son habitude, son joli visage est presque grave.

— Voyons Flo, laissez-moi le souvenir d'une frimousse souriante, puisque vous allez me quitter.

— Oh!... si ce n'était pas mon excellente tante, qu'il faut que j'aille installer à Nice, je vous jure bien que j'aimerais mieux rester à Paris.

— Bah! vous retrouverez des amis à Nice!

— Oui, les Van Puck y sont, les Misky, les For-nay... Ah! je ne serai pas isolée.

— Quand partez-vous?

— A la fin de la semaine! Je ne serai jamais prête!

— Comment! mais c'est dimanche aujourd'hui!

— Eh bien!... qu'est-ce qu'une semaine pour préparer toutes mes affaires!

— Vous allez emporter tant de choses que cela?

— Dame!... j'ai au moins quatre malles à remplir!

— Pour vous toute seule?

— Bien sûr! pour moi toute seule!

— Vous allez vous encombrer de tant de bagages?

— C'est assommant!... mais comment faire?

— Emportez moins de robes.

— C'est impossible! Je serai invitée chez les

Farnay, chez les Van Puck, et le footing le matin,

et les visites aux blessés! Et

une fête de charité par-ci, et

un concert par-là!... Je vous

assure que mes malles sont

pleines.

Je me mis à rire :

— Et encore vous n'aurez ni

casino, ni théâtre!

— Heureusement!... Et en-

core pendant la guerre on

ne s'habille pas.

— Ma pauvre Florence!

— Je suis très à plaindre.

— Non, Mais vous ne savez

pas voyager.

Le visage de mon amie

s'éclaira tout à coup :

— Mais j'y pense, Michèle!... Vous avez fait le

tour du monde!... Vous allez me dire ce que vous

emporteriez à ma place!

— Oh!... moi, c'est bien simple : une valise et

un sac de toilette.

— Vous voulez rire!

— Pas du tout, mais je parle pour moi. Pour

vous, qui êtes coquette, je vais faire des conces-

sions; emportez une malle, une boîte à chapeaux

et votre sac de toilette.

— Mais, je ne pourrai aller nulle part!

— Vous pourrez aller partout, et vous serez

chic partout!

Flo resta septique :

— Allez-y Michel!... Enumérez!... Nous allons

bien voir!

— D'abord pour partir; la jupe de votre tailleur

bronze avec une blouse et votre gros vêtement de

bure à martingale; avec votre jaquette, vous aurez

là-bas la robe de footing et d'excursion.

— Après?

— Après, votre petite robe de taffetas tête de

nègre à larges bretelles, ce sera pour les déjeuners,

les thés, concerts... en variant les guimpes. Pour

faire des visites, vous y ajouterez la jolie veste

Louis XV, qui est délicieuse.

— Et pour le soir?

— Deux robes de dîner souples vous suffiront.

— De sorte que si je dine chez quatre person-



nes différentes, je serai vue deux fois avec la même robe!

— La belle affaire!... Et si vous emportez votre robe verte, vous pourrez changer les voilages!...

— Il me faudra des manteaux.

— Des manteaux?... Rien n'est plus encombrant

dans une malle. Un

seul est utile.

— Et vous croyez

vraiment que ça me,

suffira?

— J'en suis certain!

Voyons, Flo... quand

vous avez fui de Rou-

baix devant les ignobles

Boches, quels bagages

aviez-vous?

— Grand Dieu!... je

n'avais qu'une pauvre

valise!... Et c'est vrai

que je n'en suis pas

mortel!

— Vous voyez donc qu'il n'y a qu'à savoir s'ar-

ranger.

— Oui... mais le linge, les chaussures, les fan-

freluches... qu'en faites-vous?

— Tout doit se caser... tout! Il faut savoir faire

une malle; c'est une science.

Florence se leva et gentiment vint m'embrasser.

— Vous viendrez m'apprendre ?

— Avec grand plaisir!... et vous verrez combien

vous serez soulagée, sans compter les pertes de

temps, les frais inutiles, les transbordements à

l'hôtel, à la gare!...

— Et vous Michèle... ne devez-vous pas venir

aussi à Nice bientôt ?

— J'irai y passer une semaine et je vous y

verrai :

— Vous y viendrez avec une seule valise ?...

— Bien sûr!... Et vous vous rendrez compte.

Mais encore une fois, pour vous, une seule valise

ce serait trop sévère, remplacez-la par une malle

et apprenez à voyager, ma chérie !

.....

J'ai voulu accompagner ma petite Florence à

son train. Sur le quai, un porteur faillit nous ren-

verser; il poussait un chariot surchargé de malles

et de cartons. Je dis à Florence :

— Tenez, voici quelqu'un qui, sûrement, aime

à s'encombrer de choses inutiles !

Mais Florence baissa la tête et rougit : elle ve-

nait de reconnaître son chiffre sur les innombra-

bles colis. Elle ne sait pas mentir! Elle avoua :

— Pardonnez-moi, Michèle, j'ai eu peur!...

Je n'eus pas le courage de la blâmer trop fort...

Mais les événements devaient bientôt lui prouver

que j'avais raison.

Michèle de Nicet.

Mme de Nicet se tient à la disposition de ses lectrices pour toutes les questions féminines qui les intéressent. Envoyer un timbre pour les réponses directes.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, beauté, santé

Masque de beauté des Romaines. — Farine de riz, 20 gr.; farine de fève, 20 gr.; blanc d'œuf, 10 gr.; teinture de benjoin, 5 gr.; miel, 10 gr.; eau de rose, 20 gr. Bien mélanger. Mettre chaque soir une couche de cette pâte sur le visage. Le lendemain, laver à l'eau tiède. Votre peau sera blanche et lisse.

Cuisine

Beignets de bananes. — Pas trop mûres. Coupez-les en deux dans la longueur. Trempez dans le cognac et dans une pâte à frire. Servez chaud ou froid.

CORRESPONDANCE

Lise A. B., Versailles. — Prenez alors une jolie cretonne fleurie, rideaux de mousseline blanche avec petit volant à la fenêtre.

Evelyn. — Je vous conseille pour votre double menton, d'employer la *Courroie Mentonnière* de Mme Benson, 9, rue Chernoviz, Paris (XVI^e). Résultat surprenant.

Yvonne, à Rouen. — Lavez-vous les dents après chaque repas avec un peu de bicarbonate de soude.

Une maman anxieuse. — Merci de vos compliments. Ne vous inquiétez pas pour une chose si naturelle, tout ira bien.

Mme Verlet, Paris. — Mettez la fillette dans une pension. Il y en a de très bonnes à Paris et dans les environs.

Yvette, Paris. — Une bonne poudre de riz ne peut pas vous nuire, si elle est sans bismuth.

Une maman curieuse. — Il faut féliciter votre jeune fille de sa franchise et de sa confiance. Je vous répondrai plus longuement; donnez-moi votre adresse.

Une abonnée préoccupée. — Oui, c'est en effet mon avis; vous avez aussi compris la nuance.

Marquise d'Escombrera. — Donnerai jeudi recette de la soupe au poisson. — M. DE N.

Le simple devoir

Ce matin, Madame, qui d'habitude ne pouvait être prête pour l'heure du déjeuner, se trouve habillée, coiffée, avant midi. Pourquoi? Comment?... Elle ne saurait le dire. En effet, elle ne s'est pas éveillée plus tôt que de coutume, elle a lu ses journaux plus longuement que jamais, et, quand il était là, Monsieur ne la dérangeait guère, le matin, partant toujours dès neuf heures. Elle ne voit là nul prodige, et attribue ce changement au seul besoin, alors que la France entière est debout, de faire œuvre utile.

Elle presse la bonne : il faut qu'elle sorte sans tarder.

Seule dans la rue, elle se hâte vers un but inconnu. Parmi les passants graves, elle va d'une marche rapide. C'est à peine si elle s'arrête devant un magasin de modes. Elle a pris soin de choisir une robe simple, sévère sans tristesse, et réfléchit :

— Que fera-t-elle? Demeurer inactive dans une telle tourmente, elle ne peut s'y résoudre. Le hasard la conduit chez son amie Thérèse. Elle sonne.

— Madame est là?

— Oh! non, Madame! Madame est à son hôpital.

— Tiens! Je ne savais pas; elle y va tous les

jours?

— Tous les jours.

Un petit remords, avec quelque chose comme de l'envie, lui pince le cœur. Elle souvient qu'autrefois Thérèse suivait les cours d'une Croix-Rouge, une fois par semaine. Elle en riait, alors. Et songe :

— Moi aussi, j'aurais dû...

Elle entrevoit les longues salles d'hôpital, les lits blancs alignés, et, d'une façon bien fugitive — le costume avec le voile gris blenté et le transparent blanc, qui lui irait mieux qu'à toute autre. Sa résolution s'en trouve décidée. Les enfants de Thérèse accourent auprès d'elle :

— Bonjour, mes chéries. Votre maman a des nouvelles de votre papa? Pauvres mignonnes... qu'elles sont sages!

Elle leur trouve un air résigné d'enfants pauvres, et se dit, par un prompt retour :

— Quand on a des enfants, le mieux est encore de rester avec eux, de les soigner... d'autant qu'on ne



s'improvise pas infirmière... C'est un métier... Il y a tant d'autres façons de rendre service. Quant à elle, son mari n'aimerait pas qu'elle vécût ainsi parmi les médecins et les soldats.

Elle sort. Chez son amie Henriette, elle apprend que Madame est à l'ouvrage depuis le matin. D'un regard circulaire, elle inspecte l'appartement. Elle y devine un désordre inaccoutumé, l'abandon. Un manteau traîne sur une chaise, une malle bâille dans l'entrée. Elle hausse imperceptiblement les épaules. Non, elle n'ira pas à l'ouvrage. Il y a d'autres façons de rendre service! Sa place est à son foyer. Là, mieux que nulle part ailleurs, elle a des devoirs à remplir. Justement on lui a parlé d'un œuvre qui récolte les bouts d'étoffes, de velours, de rubans, tout ce qui est soie. Coupés en morceaux, ils servent à remplir des coussins de blessés. Elle ne cherche pas davantage. C'est cela qu'elle va faire, simplement. Elle rentre chez elle et, sur l'heure, se met à tailler, à rogner, sacrifiant même une robe de foulard qui aurait pu servir encore, à la rigueur. Mais, du moment qu'il s'agit de nos soldats, n'est-ce pas?...

Et, devant le petit tas, où ses mains plongent, sous la lampe qui l'éclaire doucement, elle a la vision très nette du devoir modestement accompli, sans désertier le foyer paisible, dont elle a la garde : elle rend service.

Maurice Level.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



La jolie lingerie

Les modèles bien cousus, finement brodés et élégamment garnis de rubans, sont toujours les préférés.

Les femmes raffinées sont toutes sensibles au charme du beau linge, des dessous mousseux, ajourés de dentelle et coquettement garnis de ruban. Les modèles très garnis sont même plus généralement adoptés que les parures plus sobres en fine batiste, en souple linon rehaussé d'une discrète broderie à la main ou d'une véritable dentelle. Ceci pour les chemises et les pantalons, car les combinaisons, elles, qui sont de véritables fonds de robes, autorisent plus de fantaisie.

Beaucoup de femmes, actuellement, portent des dessous en crêpe de Chine, voile, pongé ou tricotine de soie blanche ou rose. C'est très bien pour la robe de dessous, ce l'est moins pour le linge de corps, car les nettoyages sont alors plus compliqués que pour la toile ou le nansouk. Même restriction pour les garnitures de tulle qui badinent au bord de pas mal de modèles plissés et tuyautés et demandent à être faits d'une manière impeccable, sinon pas moyen d'obtenir cet effet de netteté qui fait l'élégance du beau linge. Si vous n'avez point une femme de chambre assez habile pour pouvoir parfaitement remettre à neuf ces parures, si vous n'avez point sous la main une blanchisseuse de fin connaissant bien son métier, choisissez des modèles plus simples, tout aussi élégants du reste. En fine batiste neige de valenciennes, de point de Paris, ajourés de venise, de point coupé ou de broderie anglaise, ils seront tout aussi bien qu'avec des plissés et bouillonnés de tulle.

Il y a actuellement deux manières de s'habiller: sur la chemise et le corset on porte une combinaison-pantalon et un jupon de soie de dentelle ou de tricotine; ou bien l'on porte sur son corset une petite enlotte de lingerie et par-dessus une combinaison-jupon en soie, tulle et dentelle. Les deux croquis donnés ici sont deux modèles du genre. Celui du bas est en tulle Alençon, coupé de ruban; la même disposition se voit au jupon et au corsage, formant un soutien suffisant sous les jupes et une élégante transparence sous les blouses. Un peu plus haut, la figurine nous montre une combinaison-pantalon incrustée de valenciennes et ajourée de broderie. Un simple jour à la taille supprime toute épaisseur et donne un aspect beaucoup plus net qu'avec une ceinture.

Les pantalons sont actuellement ou très larges ou très étroits, mais le plus souvent sans volants. Certaines femmes ont la fantaisie de faire garnir leur linge de biais de batiste de couleur, c'est plus fantaisie et convient à la lingerie d'été ou de voyage, car il est des modèles pour toutes les saisons comme



il en est pour tous les genres de robes. Un biais de tulle noir ourlé actuellement certains modèles de chemise et de pantalon; ce peut être extrêmement seyant sur la blancheur ou la matité de la peau, mais il semblerait que ces détails dussent être réservés plutôt aux blouses ou aux déshabillés qu'aux chemises.

Chapitre des déshabillés: voyez ceci. N'est-elle pas très jolie, cette longue aube de dentelle jaunée sans pareille sur une jupe de voile Ninon « chair »; le même modèle plus court peut être reproduit en liseuse...

Dans le chapitre de la lingerie rentrent également les soutien-gorge; ils sont extrêmement peu volumineux sans baleinage, moulant exactement la poitrine et se portant à même la peau sous la chemise. On les fait en tricot de soie, en batiste, en tulle ou en dentelle avec deux pinces longitudinales et une autre en travers; aucune garniture qu'une minuscule valenciennes; ou encore en tricot d'Irlande. Certains modèles sont entièrement faits à la main, cousus au point de chausson, cela donne beaucoup d'élasticité à la brassière et autorise les mouvements les plus brusques; deux boutons ferment dans le dos, les buses peuvent aussi être en ganse caoutchoutée pour la même raison de souplesse. On fait également de très jolis modèles avec des rubans plus ou moins larges. Certaines femmes un peu fortes portent sous leurs blouses transparentes des cache-corsets de toile brodée à l'anglaise avec incrustation de dentelle un peu épaisse, filet Cluny ou Irlande.

Bonnets à rubans!

Ils vous ont une petite allure pimpante, ces bonichons enrubannés, tout mousseux de malines, sous lesquels bien des femmes cachent au petit lever le désordre de leur chevelure. Les rubans sont assortis à la tonalité du saut de lit et des mules. Rien n'est plus facile à chiffonner soi-même avec un bout de broderie, un volant de tulle, quelques points et un joli nœud piqué!... Faciles aussi à confectionner soi-même les jarretières faites d'un ruban bouillonné et d'un bouquet de fleurs rococo; elles complètent l'élégance du bas de soie fin, mais non plus mousseline comme au temps où la camelote boche envahissait nos maisons de bonneterie. Pour les alléger, on les incruste de médaillons de chantilly; mais le bas uni garde ses adeptes, il est plus seyant et plus discret. N'est-ce point ce qu'on exige de la véritable élégance?...

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle Marthe M... — Vous aurez prochainement le croquis vous intéressant; je vous répondrai directement par lettre affranchie.

Mme O. R., à Grenoble. — Vous trouverez au haut de la page deux jupons de soie à porter sous un tailleur: l'un est en tricotine à dent et ourlé de plissé, l'autre en taffetas et ruban.

THÉÂTRES

Au Trocadéro. — Aujourd'hui, à 1 h. 1/2, matinée en l'honneur de Raemaekers. Paris fera fête au vaillant dessinateur hollandais, dont les meilleurs dessins défilent sur l'écran. Programme superbe. Recette au profit d'œuvres de bienfaisance. Prix des places : 5 francs à 1 franc. On fera bien d'aller louer demain matin au Trocadéro.

L'Opéra-Comique. — Aujourd'hui jeudi, à 1 h. 1/2, matinée au bénéfice de la « Fraternité du spectacle », la *Vie de bohème* (Miles Vallin-Pardo, Tiphaine, MM. Paillard, Azéma, Allard, Vauris); le spectacle se terminera par la première représentation de la *Charmante Rosalie*, opérette en un acte de MM. Pierre Veber et Henri Hirschmann, qui a remporté un véritable succès à la répétition générale donnée vendredi au profit de la Chaussure du Réfugié et qui sera interprétée par Mmes Edmée Favart, Camia et M. Jean Périer. Les prix restent fixés au tarif ordinaire des places.

L'Odéon. — Après-demain samedi, on donnera, à 1 h. 1/2, *Henri III et sa cour* et *Tartuffe*, avec Mmes Marcelle Yrven dans le rôle de Dorine.

« 1914-1937 ». — C'est le titre de la pièce de M. Maurice Soulié qu'on répète au théâtre Réjane, sous la direction de M. Porel, avec Mlle Suzanne Després comme principale interprète.

Au Gymnase. — C'est la *Layette*, d'André Sylva, qui succédera plus tard aux *Deux Vestales* qui continuent une heureuse carrière.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, avant-matinée de *En franchise* revue; *A l'étage au-dessus*; *Oh! pardon!* avec toute la brillante interprétation du soir, miss Campton et M. Berthez en tête.

De Monte-Carlo. — Au cours de divers concerts donnés cette semaine, Mlle Odette Carlyle, de l'Opéra, a remporté un très grand succès personnel. La superbe cantatrice a fait acclamer sa voix splendide et sa magnifique véhémence dans plusieurs pages classiques et modernes, et notamment dans l'émouvant poème musical *En avant!* de M. Xavier Leroux, sur les vers entraînants de Paul Déroulède : Mlle Odette Carlyle y a remporté un grand et légitime triomphe.

JEUDI 24 FEVRIER

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, *L'Ouragan* (3^e acte), le *Chant de la Cloche*, *Guillaume Tell* (2^e acte).

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *les Honnêtes femmes*, la *Nuit d'août*, *Britannicus*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, la *Vie de bohème*, la *Charmante Rosalie*.

Odéon. — A 2 heures, la *Partie de chasse d'Henri IV*, la *Gageure*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, le *Barbier de Séville*.

Même spectacle que le soir : *Apollo*, 2 h.; *Ambigu*, 2 h. 15; *Athénée*, 2 h.; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15; *Capucines*, 2 h. 30; *Châtelet*, 2 h.; *Cluny*, 2 h. 15; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30; *Grand-Guignol*, 3 h.; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 2 heures; *Réjane*, 2 h. 30; *Renaissance*, 2 h. 30; *Vaudeville*, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h.

Vaudeville. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Il était une bergère*, la *Figurante*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *Colinette*.

Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 1/2, *L'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise* revue; *A l'étage au-dessus*; *Oh! pardon!*

Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *les Forfaits de Pipermans*, *les Jocrisses de l'amour*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope*; la *Maison dans la brume*, le *Court-Circuit*; *L'Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *roux*; *Hortense a dit* : « J'm'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, le *Chemineau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Rip*.

Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, la *Bonne intention*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de librandi di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Un homme qui déteste les femmes*, avec Polaire et Magnard; dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Marraines de France*; *Vie de tranchées*; *En Artots*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Dame aux Camélias* (Francesca Bertini); *la Ville chinoise* (suite des *Mystères*). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

« Marie-Antoinette »

« Le Cœur de la Reine », ainsi s'intitulait le chapitre de sa grande étude sur Marie-Antoinette, dont le marquis de Ségur a donné lecture hier à la Société des Conférences. Le succès en a été immense. Princesse de Lamballe, comtesse de Polignac, que de souvenirs touchants s'éveillent au seul nom de ces amies de la reine ! L'éminent historien a su les évoquer avec une délicatesse, une émotion, un charme impressionnants.

Les pages consacrées à l'amitié de Marie-Antoinette et du comte de Fersen ont été fort goûtées.

On lira *in extenso*, illustrée, cette remarquable étude dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 25 février, à 9 h. 1/2 : *Ce que sera la poésie après la guerre*, conférence par M. Saint-Georges de Bouhélier, avec le concours de Mme Bartet, M. de Max et Mlle Colonna Romano.

De Nice. Conférence organisée par le *Soleil du Midi*, au Casino municipal : *Goethe et le pangermanisme*, par Louis Bertrand.

Louis Bertrand eut la présence de l'avenir quand il montra l'Afrique du Nord comme la terre où la race se recrée, fait provision d'énergie. Depuis son œuvre de début, *Le Sang des races*, si puissamment originale, jusqu'à *saint Augustin*, d'une beauté grave et forte, Louis Bertrand fut toujours un maître de la pensée française. Il est, en même temps, un orateur d'une rare éloquence. Hier, il nous parlait de Goethe et du pangermanisme. Il recherchait, à travers les âges, l'abominable âme destructrice des Allemands. Or, Goethe exalta, dans *Faust*, l'antique instinct barbare de sa race.

De sa voix vibrante, l'écrivain captiva l'attention du public. Puis il résuma la leçon de la guerre, nous prêcha la pratique des grandes vertus patriotiques qui reconstruiront ce que l'ennemi tente vainement de détruire chez nous. Ses auditeurs, palpitants d'émotion, firent une ovation à l'orateur, qui exprima l'âme héroïque et sublime de la France.

La Bourse de Paris

DU 23 FEVRIER 1916

C'est avec satisfaction que l'on enregistre l'attitude calme mais favorable de la plupart des compartiments du Marché, qui consolident sagement leur hausse avant d'entreprendre un nouveau mouvement. Quant aux valeurs jusqu'ici demeurées à l'écart, depuis quelque temps, comme nos Rentes elles progressent à leur tour mais sans excès : notre 5 0/0 par exemple, passé hier de 87.25 à 87.40, s'établit à 87.50. Aux emprunts étrangers, quelques réalisations sur l'Extérieure espagnole, ramenée de 92.15 à 91.90. Chemins de fer soutenus : le Lyon notamment est ferme à 940 contre 935. Cuprifères peu animées : Rio 1772. Obligations diversement orientées. En Banque, peu de modifications sur les Industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres 28, Suisse 111, Amsterdam 251, Pétersbourg 187, New-York 537, Italie 87 1/2, Barcelone 557.

ON DEMANDE jeune homme de 14 à 16 ans présenté par ses parents, pour travail de bureau. S'adresser aux bureaux du journal, 88, Champs-Élysées.

Samos capiteux. Que ça marche donc mal ! Janine s'affole : il faut parler ! Vraiment, elle a l'air d'une dinde ! Et avec son plus gracieux sourire, elle demande :

— Monsieur l'aumônier, ne m'achèteriez-vous pas un œillet blanc pour mettre à votre boutonnière ?

Bon ! La gaffe ! Elle aurait mieux fait de se taire ! Heureusement que le bon vieillard rit ; avec une douceur indulgente il répond :

— Je veux bien, mon enfant, vous acheter des œillets et des roses aussi ; mais nous les ferons porter à l'autel de la Vierge, si vous le voulez bien !

Et comme le prêtre a vu dans les yeux de la jeune fille une lueur de détresse, il se hâte d'ajouter :

— C'est vous, Bernard, qui pouvez mettre des fleurs à votre boutonnière ! Faites-vous donc fleurir par Mlle de Bray, tandis que je vais offrir à goûter aux enfants les plus sages.

Janine ose, maintenant, lever les yeux sur Lohengrin. Tandis qu'il s'incline vers elle, il lui dit d'une voix grave et douce :

— Est-ce que cette bruyère est à vendre, mademoiselle ?

— Mon Dieu, monsieur, oui et non !

Lohengrin ne comprend pas comment cela peut être oui et non à la fois, et il ose cependant continuer, un peu hésitant :

— Et... quel en serait le prix ?...

— Oh ! monsieur ! une bruyère, ça n'a pas de prix !... C'est une fleur de rêve et de sentiment qu'on cueille dans la lande... ou sur la côte bretonne pour l'envoyer... comme souvenir à l'occasion du 1^{er} avril, par exemple !

LA PHARMACIE LA NUIT

On nous informe que la Pharmacie des Boulevards, rue Montmartre (angle du boulevard), a repris son service interrompu par la mobilisation et reste ouverte toute la nuit.

VENTE après séquestre Coossens, Hôtel Drouot, salle 4, les 25 et 26 février, et salle 17, le 28 février, à 2 heures, **BEAU MOBILIER** Tapisserie d'Aubusson, Piano, Bronzes, Marbres, Tableaux, Tapis, Vins fins. Exposition aujourd'hui. M^{re} Maurice Motel, commissaire-priseur, 22, rue Chauchat.

KOI des Corsets

Son Altesse le corset J.T.C.

Ses formes nouvelles
Pour la mode actuelle.

En vente **AU BON MARCHÉ**, Paris

POUR ÊTRE JOLIE
EMPLOYEZ la poudre de riz la crème **RAMBAUD**
3 et 5 fr. — 8, rue Saint-Florentin, Paris.

SAVON TRICAP
SANS ACIDE
Nettoie tout. Purifie tout.
Absorbe : Huiles, Graisses, Camouls, Coaltar.
ANTI-PARASITAIRE
Recommandé pour envoi au front.
1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins.
Vente en gros : 1, r. Taitbout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

ON DEMANDE A ACHETER de suite, au comptant, tant, d'un rayon de 100 à 150 kilom. de Paris, de préférence Ouest-Centre, **CHATEAU XVIII^e** avec parc boisé de 10 à 15 hect., et, si poss., ferme y atten. Env. rens., phot. et prix dem. M. Leménager, 5, r. Richemont.

TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS
Achat et Vente comptant.
Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.
COUPONS
CREDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

ECLAT DES YEUX
par le **Vif Kaïr**
Il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé.
Inoffensif. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil.
Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50.
PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Paris.

LOUIS LAMBERT
100 MONUMENTS
FUNÉRAIRES exposés en MAGASIN EN GRANIT POLIS. Toutes nuances.
Pierre tombale. Coffret. Chapelles.
Statues de marbre et bronze.
Monuments Publics.
TRAVAUX LIVRÉS et POSÉS à forfait dans tous cimetières, PARIS, PROVINCE, ÉTRANGER.
ou livrés franco gare.
37, Boulevard Mémilmontant. — Téléph. Roquette 04.57.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 24 FEVRIER 1916

13

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

VII

Janine s'est retournée brusquement. Le Samos vient de ramener quelques roses sur ses joues ; à la vue de l'abbé Cartier, flanqué de Lohengrin, elle rougit un peu plus ! Elle craint d'avoir de la confiture aux lèvres, et doit certainement sentir le vin ! Dieu ! Quelle présentation peu poétique ! C'est toujours comme ça !

Elle essuie d'un geste machinal sa frimousse rose avec un minuscule mouchoir, sur lequel elle renversa ce matin le quart d'un flacon de Vera Violetta.

Et c'est, dans l'atmosphère, un mélange bizarre de parfum de violette, de galette chaude et de

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

La long vité des Bulgares

De toutes les races de la terre, ce sont les Bulgares qui passent, à défaut d'autres qualités, pour le tube digestif le plus propre. C'est ce qui fait qu'ils vivent si vieux. Le fait est que, nulle part, l'on ne voit autant de nonagénaires et même de centenaires qu'en Bulgarie. Comment des gens aussi bien doués et qui n'auraient qu'à se laisser vivre, pensent-ils rêver à leurs voisins ? Il faut croire que la longévité leur pèse...

Quel rapport peut-il bien y avoir, demandera-t-on, entre la longévité et l'avantage physiologique dont les Bulgares sont les bénéficiaires ? Rien n'est plus simple, et le docteur Metchnikoff a échafaudé là-dessus toute une théorie fort originale.

C'est, dit-il, par l'intestin qu'on vieillit, pour cette excellente raison que l'intestin est le siège d'élection de myriades de microbes dont la fonction consiste à élaborer une foule de substances putrides, c'est-à-dire de poisons, qui, charriés par le sang, se diffusent dans toute l'économie et altèrent peu à peu les cellules. D'où l'insure plus ou moins lente de l'organisme, la perversion des humeurs, la sclérose des tissus, toute la série des tares et des déchéances humaines par un moyen quelconque, cette flore pernicieuse avec son cortège de toxines, et le phénomène, sans être tout à fait isolé (car on ne peut pas être et avoir été), va se ralentir considérablement. Vous vieillirez beaucoup moins vite au prix du minimum de misères et du minimum d'ennuis. Vous aurez retardé l'inévitable usure.

En bien ! les Bulgares, du fait même de leur alimentation courante, pratiquent sans s'en douter le régime idéal. C'est, en effet, le lait caillé qui forme depuis des siècles le fond de leur nourriture. Or, le lait caillé est rempli de ces bienfaisants ferments lactiques qui sont aux ferments putrides ce que les gendarmes sont aux malfaiteurs. Un intestin où passe sans discontinuer du lait caillé est *ipso facto* à l'abri des microbes indésirables, dont les ferments lactiques, qui tiennent à la fois du policier, du vidangeur ou de l'agent sanitaire, se chargent de débarrasser la place. Ainsi s'expliquent la santé superbe des Bulgares, leur force de résistance et leur prodigieuse vitalité.

Sensait-il que pour valoir aux autres peuples les mêmes performances l'on doit mettre l'humanité tout entière au lait caillé. Pas le moins du monde, car nous n'avons pas d'estomacs, qui n'y sont pas préparés, ne le supporteraient pas. Mieux vaut emprunter au lait caillé les ferments lactiques auxquels il doit ses vertus, et, après une sélection judicieuse, les envoyer tenir garnison dans les intestins atteints ou menacés d'intoxication, où ils auront tôt fait de neutraliser les éléments de désordre ou de ramener la salubrité.

Tel est le secret de l'efficacité de cette fameuse Sinubérase, qui n'est autre chose que le groupement, sous forme de comprimés, de tous les ferments lactiques, choisis parmi les plus vigoureux, y compris celui qu'on désigne le plus spécialement sous le nom de ferment bulgare et fortifié par l'adjonction des principes actifs de la levure de bière. Nul traitement peut-être ne saurait rivaliser avec une bonne cure de Sinubérase pour assainir le tube digestif (où prennent naissance, de l'oublions pas, la plupart de nos maladies) pour enrayer les auto-infections sournoises, tenir le sang pur et retarder la sénescence.

L'art de vieillir moins vite ! Voilà qui n'est pas indifférent. Encore faut-il faire choix d'une bonne préparation. En est-il de meilleure que cette Sinubérase, sortie des Laboratoires de l'Urodonal.

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve la Sinubérase dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 3 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : gares du Nord et de l'Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50 ; étranger, franco, 7 francs.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Contre l'HUMIDITE
Vieille recette Moïcovite
Le secret de l'endurance
du soldat Russe

PROPRE ET FACILE à employer

LA
COSAQUE

Graisse russe pour l'hygiène des pieds

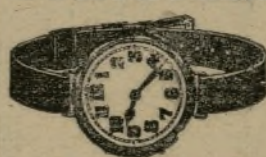
EN VENTE PARTOUT

Contre la FATIGUE
Pour les Poilus dans l'eau
Pour les Aviateurs
Pour tout le Monde

PRIX : 1 fr. 60. Franco 1 fr. 80

CONSERVE, ASSOULIT, IMPERMÉABILISE COMPLÈTEMENT LE CUIR. Dépôt général : BOISSELET, 26, av. de l'Opéra, Paris

Le BRACELET du POILU



Garanti 2 ans, depuis... 15 fr.
Avec radium, visible la nuit... 20 fr.

SUPERBE PRIME
A TOUT ACHETEUR

FRANCO CONTRE MANDAT OU BON

Chez D. LEFEBVRE, 13, rue Saulnier, Paris.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte urinaire, filaments, rétrécissements, besoins fréquents, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique extrêmement efficace et tout à fait spéciale possède une puissance curative profonde, de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables affections. Elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes et consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou verbalement à ceux qui se présentent.

DENTS et DENTIERES Radium Dentaire

ECONOMIE 50%
CINQ MAISONS A PARIS
114, RUE DE RIVOLI
Juste en face le Métro : CHATELET
1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès
157, BOUL. MAENIA Métro Barbès
42, b. Bonne-Nouvelle Mét. St-Denis
37, AVEN. MAC-MAHON Métro Ternes
100, boul. Port-Royal Observatoire

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Ecliquier, Paris.

GRAINES, PLANTES ET ARBRES E. THIÉBAUT

30, place de la Madeleine, Paris. Tél. Central 72-40.
Demandez catalogue D envoyé gratis.

VIN FIN de cru les 16118. F^m vol. Garel Ech. Gr^m 188
VIEUX dessert 1^{er} 60 la B^m. Mousseux 1^{er} 40
FROMONT, Villefranche-Beaujolais (Rhône).

Maladies de la Femme LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de coliques, Maux de reins, douleurs dans le bas-ventre. Celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Vaux d'Estomac, Vomissements, Renvois, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la Métrite.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire. La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (la boîte, 1 fr. 25).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancres, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes pharmacies : le flacon 3 fr. 75, franco 4 fr. 35 ; les 3 flacons franco contre mandat-poste 11 fr. 25 adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 87

Janine reste stupéfaite. Lohengrin part pour le Canada ? Et sa bruynère aussi ?... Alors, c'est fini ? On ne se reverra plus jamais ?... Tant d'événements la terrifient. Elle plante là M. l'aumônier, Lohengrin, qui demeure un peu interdit, sa bruynère à la main ; et sans saluer, sans s'excuser, sans un mot, elle s'enfuit, courant comme une folle, et jetant au passage un appel à Andréa, disparaît derrière les bosquets solitaires. Son anse, essoufflée et fort anxieuse, la rejoint enfin. La petite pensionnaire s'effondre alors dans ses bras, et s'écrie, la voix entre coupée de sanglots : — Oh ! chérie ! Il m'aime ! C'est sûr ! Mais il part pour le Canada ! Et il emporte ma bruynère !

VIII

Les Jaudonnières, 5 septembre.

« Voix mystérieuses du sol natal ô voix promesses ! C'est vous qui m'appeliez, je le savais bien. »

Cher vieux pays... Mon âme s'est dilatée devant la sérénité large de vos horizons lointains, l'odorante fraîcheur de vos matinées enbaumées a vivifié mon cœur, le vent libre et sans obstacle qui courbe la houé frissonnante des blés noirs sur la plaine onduleuse, a rafraîchi mon front !

Je reviens de Biarritz où j'ai mené la grande vie mondaine : le casino, le golf, le tennis, le sport aussi, oui, vraiment, le flirt, Eugénie de Gué... Et j'ai vu maman sourire avec indulgence à mes succès nombreux.

Il paraît que tous les adolescents de la plage se disputaient les bonnes grâces de Janine. Et il était des jours où cela m'amusaient de les voir braver mes faveurs. Jeunes blancs-bees... vous

m'avez quelquefois égayée, c'est vrai, à la manière des gosselines du couvent, que j'aimais tant à martyriser et qui m'adoraient davantage.

Quelle erreur, cependant, de penser que vous pourriez avoir une influence dans ma vie. Oui ! Janine regrettait trop son couvent, il fallait l'en distraire, et c'est vous qu'en avait choisis pour occuper son cœur. Pauvres parents aveugles ! Quels tristes psychologues vous faites, et que vous connaissez mal l'enfant auquel vous avez donné le jour.

Il a fallu que je me plaigne, que j'accuse des palpitations, que j'avoue l'insomnie de mes nuits, qu'un brave médecin, enfin, ordonne mon départ immédiat, pour que maman comprenne que ce séjour à Biarritz m'était plutôt néfaste, car ce terrible vent de mer âpre et chaud, ce bruit continu de la vague qui déferle sur la roche brûlante, ces baigns prolongés, ces soirées interminables de casino, tout ce surmenage de vie factice ne valait rien à mon système nerveux un peu délicat, peut-être.

Il faut plus de ménagements que cela pour transplanter la petite plante sauvage que je suis ! Bruynère ! Emblème de solitude et de silence ! Fleur de tendresse et de souvenir !... Vite-elle encore, celle que Lohengrin a emportée au Canada ?... Et moi ? Mon Dieu ! Avez-vous protégé son voyage ? Le reverrai-je ?

Oh ! ce soir de la Foire du Couvent où, durant l'espace de cinq minutes, je lui ai parlé pour la première fois, où j'ai compris qu'il m'aimait et, tout de suite après, qu'il allait partir bien loin de moi !

« J'ai compris qu'il m'aimait ». Ne me suis-je pas trompée ? Ses yeux étaient si tendres et si

sérieux lorsqu'il m'a dit : « Je bénis les petits Chinois et je vous remercie, mademoiselle, » Ouil c'est sans doute l'expression habituelle de son regard ! Mais quand il a parlé de son « roman vécu », c'était assez clair, il me semble, cela ! Peut-être que les gens qui font des livres disent ainsi, sans vouloir mentir, de belles phrases sentimentales auxquelles ils n'attachent aucune importance... Comment savoir ? Oh ! si M. l'aumônier avait voulu parler... il connaîtrait les sentiments de son élève, lui, j'en suis convaincue.

Car le hasard a voulu qu'au lendemain de ce jour mémorable je retrouve l'abbé Cartier, sous les bosquets de Catapinson, aux prises avec son bréviaire.

Sans doute, eût-il été infiniment plus séant de ne pas distraire le saint homme de ses prières et de me contenter du geste amical qu'il m'adressait en passant.

Mais, que Dieu me pardonne, il me sembla que c'était le ciel lui-même qui me l'envoyait pour alléger le souci qui pesait sur mon âme depuis vingt-quatre heures. Prenant mon courage à deux mains, j'ai été tout droit à lui.

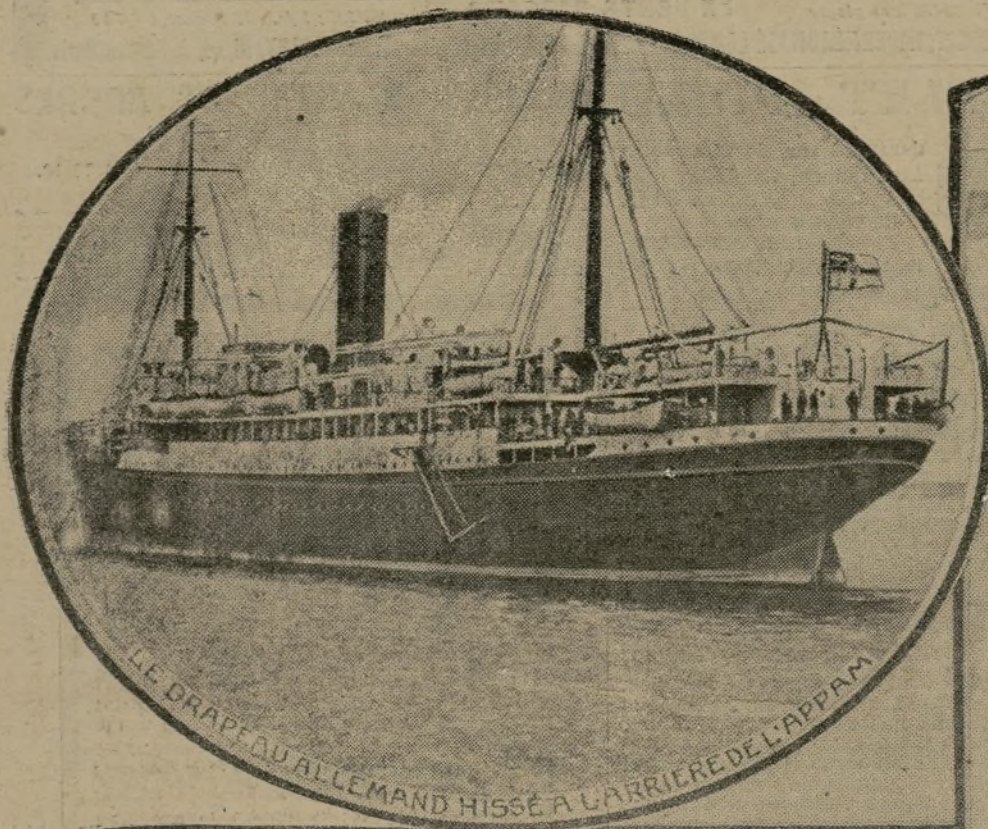
Pardon, monsieur l'aumônier... cette chaleur ne vous fatigue pas... Comment allez-vous aujourd'hui ?

Le bon vieillard eut l'air vraiment un peu étonné ; néanmoins, il referma son bréviaire sur les quatre doigts de sa main gauche, et me regardant par-dessous ses lunettes, il me répondit avec bienveillance :

— Mais, vous êtes bien bonne, mademoiselle Janine. Je n'ai pas trop chaud ; et je me trouve bien ! Et vous ?

(A suivre.)

L'“APPAM” SAISI PAR LES AMÉRICAINS



LE DRAPEAU ALLEMAND HISSE À L'ARRIÈRE DE L'APPAM



LE LT BERG DÉBARQUANT À NEWPORT NEWS



LES OFFICIERS DES NAVIRES CAPTURÉS PAR L'APPAM



LE LT HANS BERG

Un officier des Etats-Unis est allé clouer sur le mât de l'Appam le document confirmant la saisie de ce bâtiment par l'Amérique. Les protestations du lieutenant Berg n'ont pas réussi à faire plier la volonté des Américains. L'Allemagne proteste par la voix de l'indésirable comte Bernstorff, son ambassadeur à Washington. Mais la saisie est définitive, et toutes insolences, toutes réclamations boches seront vaines.